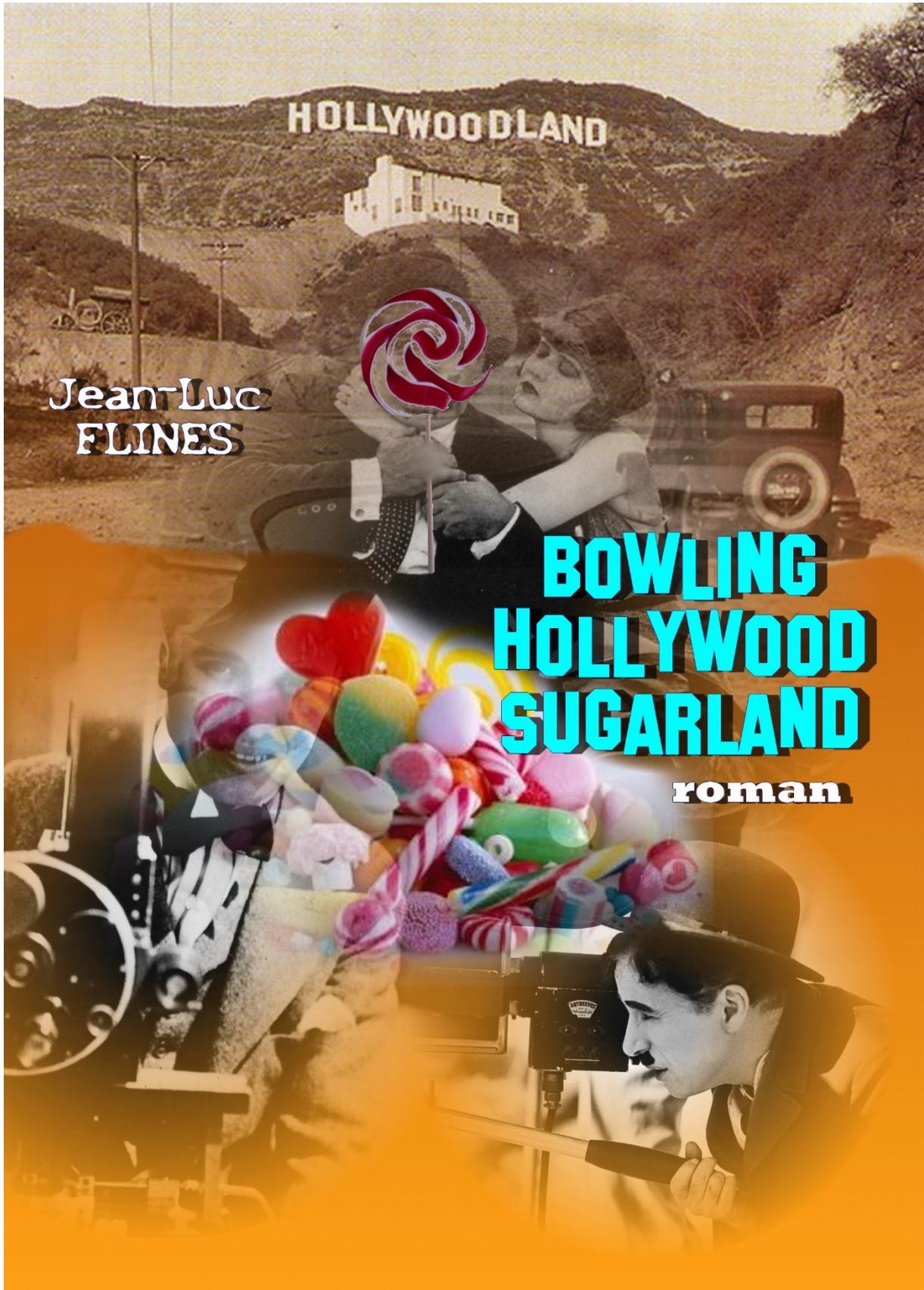


BOWLING HOLLYWOOD SUGARLAND



Jean-Luc



BOWLING HOLLYWOOD SUGARLAND

FLINES

BOWLING HOLLYWOOD SUGARLAND

OU

Les mémoires burlesques
d'Igor Boudjaki,
secrétaire et assistant de
Charlie Chaplin



« Quand le destin se mêle du sort des hommes, il ne connaît ni pitié, ni justice. Le grand thème de la vie, c'est la lutte et la souffrance.

Il faut savoir s'effacer avant que ne commencent à pâlir les plaisirs de la foire aux vanités. La célébrité vous donne l'impression que tout le monde vous connaît, mais en réalité, vous ne connaissez personne. L'humour renforce notre instinct de survie et sauvegarde notre santé d'esprit. L'art est une émotion supplémentaire qui vient s'ajouter à une technique habile. »

CHARLIE CHAPLIN / « Ma vie »



1ère époque : « CHARLIE CHAPLIN'S HOLLYWOOD »

Nous sommes aujourd'hui le 25 décembre 1977, Charles Spencer Chaplin, mon ami, s'est éteint paisiblement dans sa maison de Corsier-sur-Vevey en Suisse.

Charlie Chaplin s'installa au Manoir de Ban en janvier 1953 et y vécut jusqu'à sa mort en 1977. Le Manoir de Ban se compose de 24 pièces, 1150 mètres carrés habitables, un parc de 14 hectares ou sont plantés de somptueux arbres. Cette maison de style néo-classique réalisée en 1840 par l'architecte Philippe Franel pour Charles Emile Henri Scherer est devenue propriété de Charlie Chaplin en 1953, elle est occupée aujourd'hui encore par les membres de la famille Chaplin.

Aujourd'hui, à presque quatre-vingt-dix ans, moi Igor Boudjaki, le petit immigré russe, je me souviens !

Dans les années 1950, Charlie m'avait confié que son personnage de Charlot était archaïque car on ne rencontrait plus guère de clochards dans les rues de Londres. Mais le temps, la dégradation économique entraînant plus de précarité ont fait que la situation du gentleman vagabond est redevenue d'actualité.

Je viens de Kichinev, la capitale de Bessarabie, quand c'était encore la Russie. La Bessarabie (roumain : Basarabia ; russe : Бессарабия, Bessarabia) est une aire géographique du sud-est de l'Europe, délimitée par la rivière Prout à l'ouest, le fleuve Dniestr à l'est et la mer Noire au sud.

J'y suis né le 4 mars 1888. Je vivais en ce temps-là dans la Russie des tsars. J'avais une sœur plus âgée qui vivait à Londres avec mon oncle Anton et ma Tante Olga. Lorsque Alexandre III monte sur le trône en 1881, alors que son père a été assassiné, il entreprend une série de contre-réformes et les mesures autoritaires sont renforcées. Il interdit les partis politiques et les syndicats. On ne peut circuler librement dans la Sainte Russie. La presse est largement censurée. Cependant, les mesures économiques sont favorables à l'industrie qui se développe à une vitesse impressionnante grâce, notamment aux investissements étrangers et à la construction d'un réseau ferroviaire de plusieurs dizaines de milliers de kilomètres. L'Ukraine, en particulier s'industrialise fortement, tandis que la région de Saint- Pétersbourg et de Moscou consolident leur expansion industrielle. Le servage a été aboli et la population est sans cesse croissante,



donc le volume de main d'œuvre ne fait qu'augmenter. L'industrie ne parvient pas à absorber cette masse de travailleurs. Beaucoup de paysans sont venus coloniser les terres encore vierges du Sud et de l'Est de l'empire. Le fameux train « Transsibérien » permis, dès 1891 de faciliter grandement les communications dans les territoires gigantesques de la Sibérie, favorisant ainsi la migration des populations...

Construit depuis plus de 100 ans, le Transsibérien est la plus grande voie ferrée du monde avec 10 000 km sans tunnel, qui permet de traverser la Sibérie dans toute sa longueur en reliant Moscou à Vladivostok en 8 jours.

Avant la construction du Transsibérien, les Russes traversaient la Sibérie à cheval l'été ou en traîneau l'hiver. Le Tsar Alexandre III décida la mise en place d'un train pour faciliter la liaison entre la Sibérie et les autres parties de la Russie. Le premier rail fut posé en 1891. En 1901 on pouvait déjà relier Moscou à Vladivostok. La voie fut complètement achevée en 1916).

Une partie de ma famille émigra, elle aussi, mais en Angleterre où mon oncle Anton était devenu cocher de fiacre à la London Hackney Cabs Company. Suite à une épidémie de typhus qui ravagea la Bessarabie et la mort de mes parents qui s'en suivit, il me fit venir à Londres quelques mois après ma sœur Irina.

En fait, la Bessarabie était un pays très fertile, on y mangeait à sa faim, les greniers à blé étaient pleins, les fruits et légumes garnissaient les étalages des maraîchers. De nombreux juifs à se convertir à l'agriculture en Bessarabie

Mais la Roumanie menaçait sans cesse de s'approprier la région en l'annexant. Ce qui arrivera en 1917 durant la révolution socialiste ! Mon oncle avait prévu le coup et c'est pour cette raison qu'en 1892, il vint me chercher suite au décès de sa fille et de son beau-frère. Il avait vendu tout ce que mes parents possédaient en Russie y compris la machine à coudre de ma mère et nous avons pris le cargo « Cambodge » à Galatzi. Le voyage fut long et pénible mais fantastique sur le plan des paysages. C'est ainsi que, de la Mer Noire nous avons accédé à la Méditerranée par le Bosphore, la mer de Marmara et le détroit des Dardanelles, nous avons ensuite longé les côtes grecques, passé le détroit de Gibraltar, l'Espagne et enfin l'Angleterre ! Nous voyageâmes avec la famille Bowling- Kasparovitch. Leur fils, Fitz, fut mon compagnon de jeux durant le périple et nous devinrent amis. Ses parents souffraient de la tuberculose et ne supportèrent pas l'exode. Ils succombèrent à quelques heures d'intervalle en face de Gibraltar et au large de Cadix.



Arrivé à Londres, il m'installa dans une chambre minable d'un appartement composé de quatre pièces minuscules. Il n'y avait pas d'ascenseur mais un drôle de monte-charge qu'il fallait actionner en tirant sur de grosses cordes ! Pas d'électricité ni de baignoire. Je suis tombé malade, ma sœur et ma tante aussi, presque en même temps que moi. Mon oncle, qui ne gagnait pas lourd à la London Hackney Cabs, était absent des journées et parfois des nuits entières. Anton était parfois obligé de travailler le dimanche sinon il aurait perdu sa place. Quant à Fitz, il avait été recueilli par ses deux tantes, deux célibataires qui habitaient dans le quartier de Notting Hill. Lorsque je fus remis de ma maladie, je décidai de retrouver Fitz au domicile de ses tantes, mais celles-ci avaient quitter Londres pour New-York, espérant trouver une vie meilleure à New York comme beaucoup de britanniques à cette époque. Je perdis donc sa trace mais j'étais convaincu, qu'un jour, moi aussi, j'irais à la conquête de l'Amérique et que j'y retrouverais mon compagnon de traversée ! Mais c'est une autre histoire !

Le quartier de Lambeth Road entre 1850 et 1900. J'y vécu donc avec mon oncle dès mon arrivée à Londres. C'est dans ce quartier que j'aperçus Charlie Chaplin pour la première fois.

Ma tante décéda d'une bronchite mal soignée. Je ne pouvais pas m'occuper de ma sœur et elle est allée dans un hôpital au Nord de la cité londonienne où ils l'ont complètement négligée. Très vite, j'ai été livré à moi-même. Mon oncle rentra de moins en moins à la maison et je me débrouillais pour manger. Le reste du temps, j'étais sensé me trouver à l'école, mais je me baladais le plus souvent sur les boulevards de la capitale où j'observais les gens riches en grandes pompes qui promenaient leurs enfants et leurs chiens dans Kennington Park ou à West Square, St George's Road, dans le quartier de Lambeth. En ce temps-là, il faisait très calme et paisible du côté de Westminster Bridge Road.

Je trouvais que la capitale britannique était gigantesque surtout que je faisais tout à pied, et souvent je m'y perdais et ne pouvait rentrer le soir à l'appartement et il m'arrivait de dormir sous un pont, le long de la Tamise. J'admirais les tramways tirés par des chevaux et longeais les magasins, les boutiques attrayantes et les restaurants qui s'emplissaient tout à coup de monde au sortir des théâtres innombrables sur cet axe desservi aussi par des omnibus à impériale. Puis, le matin, lorsque j'étais de retour au bercail, mon oncle était déjà reparti à son boulot ! Parfois, on restait cinq jours sans se voir. Il s'y habitait et ça l'arrangeait très bien, moi aussi d'ailleurs !

Kennington est un quartier du Sud de Londres, situé dans le district de



Lambeth. C'est une banlieue résidentielle très ouvrière et on y trouve l'Ovale, célèbre stade de cricket. Le Parc de Kennington (créé par l'architecte victorien James Pennethorne) et le cimetière Saint-Marc occupent maintenant l'emplacement du Common, le pré communal de Kennington.

J'adorais particulièrement la Kennington Road, une longue allée où habitaient les grandes vedettes du music-hall londonien dans de luxueuses maisons. Moi, je jouais aux osselets pour passer mon temps devant le pub « White Horse » tout près du William Harvey Hospital. Vers deux heures de l'après-midi, juste avant que le pub ne ferme, j'admirais les clients qui sortaient en se faisant remarquer par des excentricités assez vulgaires, faisant des manières précieuses avec leurs bijoux étincelants et leurs vêtements de tissus précieux. Puis ils montaient dans les fiacres qui les emmenaient vers les théâtres ou vers leurs maisons fastueuses.

Ils m'amusaient beaucoup et je les applaudissais chaleureusement. Ils me saluaient en souriant d'une façon peu naturelle. Mais il n'y avait pas qu'eux qui me faisaient rire ! Un jeune garçon, à peu près de mon âge les imitait de l'autre côté du trottoir en exagérant encore plus leurs manières de ladies et de gentlemen précieux ! Il ne m'avait, jusque- là, pas remarqué. Un dimanche de juin, je le rencontrai non plus au « White Horse » mais en face de la Chope. Il pleurait. Je traversai la rue en me dirigeant vers lui. Comme j'arrivais au bord du trottoir, il leva la tête me fixa un moment, tira la langue et s'enfuit à toute vitesse. J'essayais de le suivre mais il courait bien plus vite que moi. J'avais quitté les belles habitations de Kennington Road et je longeais à présent une série de vieilles maisons. J'étais à bout de souffle, je ralentis la cadence et m'arrêtai enfin, m'appuyant contre un réverbère. Le gamin m'espionnait à l'angle d'un mur ! Il me fit un pied de nez ! Je marchais vers lui, impossible de reprendre la course ! Il m'asticotait en imitant mon essoufflement ! Rien qu'à le voir, je riais tout en essayant de reprendre haleine. Il tirait une langue jusque par terre et faisait signe de la main de m'approcher de lui. Durant ma folle poursuite, j'avais la semelle de ma chaussure droite qui s'était décollée et je marchais difficilement ! Il riait de plus belle de me voir marcher comme un cheval blessé. Moi, je rageais ! J'optai mes deux souliers et je me retrouvai à pieds nus ! Je fis mine de le poursuivre de nouveau, mais lui aussi reprit ses jambes à son cou et me distança de plus belle. J'étais derrière Kennington Road, complètement perdu le long d'une rangée de maisons délabrées. C'était Pownall Terrace.

Le quartier de Lambeth s'étend de Waterloo station et Elephant & Castle au nord, à Brixton au sud, en passant par Kennington. C'est un « borough » relativement proche du centre via la northern line (métro), avec une vraie mixité



sociale. Une mixité d'habitations aussi : d'une rue à l'autre, on peut retrouver des rangées d'immeubles sociaux, ou des maisons dans le plus pur style victorien.

Relativement animé vers Elephant & Castle et Waterloo avec des pubs et des commerces, le quartier est surtout résidentiel vers Kennington et Oval (terrain de l'équipe de Cricket anglaise), le long de la très calme Kennington Park road. On est au sud de la Tamise.

Au bout de la rue Methley, une usine de conserve de cornichons dégageait une odeur de vinaigre écœurante tandis qu'un abattoir déversait des effluves de viande en putréfaction. Le petit garçon intrépide était assis sur les marches de l'escalier qui conduisait à la porte d'entrée d'une maison encore plus sordide que les autres, au numéro trois. Épuisé par ma folle poursuite, je ressentis des picotements dans le bout des doigts, la tête me tourna, les jambes chancelantes, je m'évanouis juste en face de la maison du petit cavaleur.

Lorsque je me réveillai, j'entendis dans le lointain de ma conscience, une voie féminine qui chantait avec raffinement une sorte de marche irlandaise :

“ Riley, Riley, that's the boy to beguile ye,

Riley, Riley, that's the boy for me.

In all the Army great and... ”

Dès que j'ouvris les yeux, la chanson s'interrompit et je vis un visage de femme habillée de sombre penché sur un ouvrage au crochet. Elle jetait de temps en temps un regard furtif sur mon visage pour voir si je me réveillais ! Moi je me sentais très faible, j'étais allongé et je fis pivoter quelques fois ma tête sur ce qui me semblait être un divan assez dur. La pièce me paraissait minuscule et je sentais parfois des relents de vieille lessive, comme chez nous, à Kichinev. À un moment, le regard de la dame croisa le mien et elle m'adressa un pâle sourire. Le plafond que j'observais dans les va- et- vient de ma tête était incliné et me donnait l'impression d'étouffer. Une table, placée contre le mur que l'on avait dégagée pour pouvoir ouvrir le divan sur lequel je reposais, était surchargée de tasses, d'assiettes et de quelques bols sales. Un vieux lit blanc était couvert de livres déchirés et de partitions musicales quelque peu jaunies. Une petite cheminée sans feu assombrissait encore plus la pièce.

Le gamin que j'avais poursuivi jusque chez lui m'apportait un morceau de pain avec une tranche de haddock fumé ! Cela sentait fort, mais j'avais faim ! Je dévorai des yeux la tartine dès que je me fus relevé légèrement en m'appuyant



sur le bras du divan.

« Tu es ici chez Lily Harvey, artiste raffinée et talentueuse de la chanson et c'est aussi ma mère ! Moi c'est Charlie... et toi, c'est quoi ton nom !? Débitait-il à toute vitesse en me tendant le quignon de pain. Désolé de t'avoir fait courir à t'en faire crever, mon pauvre vieux ! ... Tiens mange, moi, je vais vider l'eau sale du seau ! Je reviens tout de suite ! »

La femme en noire, que je supposais être la mère du jeune galopin, avait abandonné son ouvrage et s'était plantée devant la fenêtre mystérieusement silencieuse et absorbée par quelque pensée obsédante. Cette famille me paraissait encore plus pauvre que la mienne mais elle m'avait accueilli et je ne crachais pas sur cette hospitalité bien que ce foutu garçon de mon âge m'eût anéanti dans sa course insensée.

J'avais une image assez sombre de mes premières escapades d'immigré errant par la force des choses. Cette grisaille quasi permanente, l'atmosphère lourde et malsaine ne pouvait qu'avoir une influence néfaste sur mon caractère et mes comportements avec les gens dont je me méfiais, seul au milieu de ces individus que j'imaginai brutaux. Ils étaient devenus de sales égoïstes, obligés d'oublier leur sort dans l'alcool.

Avant cette rencontre avec le fils de Lily Harvey, mon opinion sur les Londoniens avait quelque peu changé. Jusqu'à présent, je considérais que les Anglais, sous l'influence de la purée de pois dans laquelle ils fermentaient, devenaient irascibles, heurtant les autres dans la rue sans donner d'excuses. En tombant en syncope d'inanition, j'avais risqué que personne ne s'arrêtât pour me secourir, chacun vacant à ses affaires et se hâtant d'en finir avec ses tâches journalières, n'attachant que peu d'importance au reste. Il était évident que tous les habitants de la capitale britannique ne s'enivraient pas pour que le sommeil de l'ivresse les délivre du pesant ennui des efforts quotidiens !

Mon petit cavaleur revint de la cour où il avait vidé son seau et lorsqu'il franchit la porte branlante de la pièce où je reposais encore, je lui dis joyeusement : « Moi, c'est Igor, Igor Boudjaki... sans rancune mon vieux Charlie Harvey ! ». Il déposa son seau près du lit et me tendit le bras. Je saisis sa main et il me redressa, m'obligeant à abandonner ma position couchée. J'étais de nouveau sur pied et je dégustais avidement le poisson fumé sur son lit de mie !...



« Pas Charlie Harvey.... Harvey, c'est le nom de théâtre de ma mère !
...Chaplin, Charlie Chaplin est mon vrai nom ! »

Mon regard fut de nouveau attiré par la mère de Charlie qui n'avait pas bougé d'un pouce !

« Ne t'occupe pas d'elle...elle est comme ça depuis trois jours ! Mon frère Sidney est en mer ! Ça fait deux mois qu'on n'a pas de nouvelle ! »

La mère de Charlie se détourna enfin de la fenêtre et se tourna vers nous deux : « Pourquoi, Charlie ne vas-tu pas avec Igor chez les Mac Carthy ? Vous mangerez nettement mieux qu'ici ! Je voyais son regard qui s'assombrissait, elle me paraissait encore plus maigre et je lisais une grande souffrance dans ses yeux. Charlie rougissait et avait les larmes aux yeux. Je le sentais écartelé entre le fait de rester près de sa mère pour lui tenir compagnie et le fait de m'offrir un vrai repas chez ces Mac Carthy. Cette famille était amie avec la mère de Charlie au temps où elle chantait encore dans les théâtres de Kennington Road !

Charlie me raconta cela en quittant la maison. J'avais trouvé un ami. Je n'imaginai pas encore bien sûr qu'une grande amitié venait de naître entre le petit immigré russe et le futur génie du cinéma, Chaplin. Il n'était encore que le gosse de Lambeth qui donnait des cours de danse pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa mère ! Je lui disais que je ne pourrais pas rester éternellement chez lui, mon oncle avait sans doute déjà entrepris des recherches pour me retrouver. Curieusement, Charlie me dit : « J'espère que non ! »

Je lisais dans ses yeux un grand espoir. Lequel ? Je ne pouvais pas le deviner. Il me prit par l'épaule et m'entraîna vers l'habitation confortable des Mac Carthy dans la partie nettement plus élégante de Kennington Road. J'étais convaincu que ma vie allait changer ! Je me sentais léger et confiant dans un avenir que je percevais différent mais dont le contenu m'était encore étranger.

La soirée chez les McCarthy fut chaleureuse et réconfortante pour deux gamins comme nous, privés de chaleur familiale où les rires et les éclats de voix avaient été remplacés par des réflexions intérieures sur le sort des enfants de parents séparés ou décédés. Charlie et moi, nous avons joué avant et après le repas avec le fils Mc Carthy, ce cher Wally, enfant solitaire qui était fort heureux de se trouver des compagnons de jeu au grand bonheur de ses parents forts généreux, en tout cas, en ce qui concernait les douceurs et les friandises qui accompagnaient la dégustation du thé.

Charlie restait rêveur et son esprit se situait franchement ailleurs pendant



cette cérémonie typiquement londonienne ! En effet, il me confia, un soir en revenant de chez les McCarthy, qu'il préférait nettement lorsque sa mère préparait elle-même le thé et faisait frire du pain dans de la graisse de bœuf. Elle lui lisait ensuite les aventures d'Oliver Twist, livre qu'il garderait toute sa vie comme livre de chevet. Il appréciait bien mieux les longues soirées avec sa mère que celles passées chez les McCarthy.

La mère de Wally interrogeait toujours Charlie afin de s'enquérir de la santé de sa mère qu'elle ne voyait plus depuis que celle-ci avait cessé ses activités théâtrales ! Oui Madame Chaplin était une femme de scène. Au début de notre amitié, Charlie refusait de parler des aventures artistiques de sa mère comme si un rideau d'acier était tombé entre sa vie actuelle et cette période.

Hannah, la mère de Chaplin vers 1885, échoua dans sa vocation de « soubrette » de music-hall. Elle restait assise à la fenêtre avec ses enfants, regardait les passants dans la rue et tentait de deviner leur tempérament d'après leur démarche. Un sens de l'observation dont héritera son fils.

Un soir que nous rentrions un peu tard de chez les McCarthy, la mère de Chaplin nous accueillit avec un regard sombre assez réprobateur. Moi, j'étais pétrifié à la voir ainsi, très maigre, tout à coup dégageant un air de profonde tristesse dans le regard. Je vis alors le visage de Charlie devenir tout à coup sombre aussi, comme s'il avait commis une faute grave. Il était honteux de s'être attardé ainsi en rue où nous avions bavardé plusieurs heures assis sur un banc du parc de Kennington tandis que la nuit était déjà tombée depuis une heure. Elle lui fit des reproches devant moi, ce qui le rendait encore plus consterné.

« Retourne donc d'où tu viens avec ton copain Igor ! lui dit-elle d'une voix cassée, pleine d'anxiété. Je sais que c'est mieux chez les Mac Carthy, qu'il n'y a rien ici pour toi ! »

Charlie m'avait fait part de son sentiment de culpabilité en la laissant toute seule dans cette misérable mansarde du 3 Pownall Terrace.

Sur ce banc du parc, il m'avait petit à petit confié que sa mère était devenue une grande chanteuse et que malgré son activité artistique qui l'accaparait fortement, en rentrant du théâtre, elle trouvait le temps de déposer sur la table des gâteaux, des sucreries qu'il découvrait avec son frère Sydney tout en essayant de ne pas faire de bruit pour ne pas la réveiller lorsqu'elle se reposait de ses prestations de la soirée précédente.

Lâchement ou par discrétion, je ne sais plus très bien, je m'esquivai de la mansarde et je laissai Charlie aux prises avec sa mère. Je descendais l'escalier



jusque dans la rue en pleurant car je me sentais responsable de par mon envie de prolonger les soirées avec Charlie loin de chez lui ! Je trouvais que sa mère était très mince mais pleine de charme !

Moi, j'avais perdu la mienne très jeune, là-bas, en Bessarabie. Mon oncle me délaissait pour ses affaires, ma sœur était enfermée dans un hôpital d'où elle ne sortirait plus et je n'avais plus de véritable foyer où me réfugier. J'avais transféré mon besoin de famille sur celle de Charlie, fort réduite malgré tout mais si importante pour lui. Charlie et moi, nous commençons à nous sentir frères de cœur. Sa mère n'avait pas encore remarqué cette amitié naissante. Elle me considérait comme un gamin des rues que Charlie avait ramené à la maison pour faire les quatre cents coups et lui causer des ennuis dont elle se serait bien passée.

Mon oncle, dans un de ses rares moments de lucidité, décida de m'envoyer à l'école au lieu de me laisser traîner dans les rues tout au long de la journée. Il m'expédia à Hanwell.

Dans ses mémoires, Charlie Chaplin écrit à propos d'Hanwell : « *L'école de Hanwell était divisée en deux, une section pour les garçons et une pour les filles. Le samedi après-midi, l'établissement de bains était réservé aux petits que les plus grandes des filles avaient la tâche de baigner. Je n'avais pas sept ans et j'étais dans ces occasions d'une extrême pudeur ; avoir à subir l'ignominie de voir une fillette de quatorze ans me passer un gant éponge sur tout le corps fut pour moi ma première gêne. ... On avait beau bien s'occuper de nous à Hanwell, c'était une existence très esseulée. L'ambiance était triste ; on respirait la tristesse dans ces sentiers de campagne où nous marchions, une centaine de pensionnaire en rang par deux. J'avais horreur de ces promenades et des villages par lesquels nous passions et dont les habitants nous dévisageaient ! Pour eux, nous étions les pensionnaires de « l'asile ».*

Ce n'était pas tout à fait une école, mais plutôt un orphelinat ! J'avais compris, Oncle Anton et Tante Olga, plongés dans la récession, eux aussi, avaient vu leurs affaires sombrer dans les affres d'une spéculation douteuse. J'étais une charge pour eux et ils avaient décidé d'éliminer tout ce qui contrariait leur expansion économique. Oncle Anton sombra dans l'alcool et un beau jour, trois personnes bien habillées vinrent me chercher dans une espèce de charrette refermée tirée par deux gros chevaux qui m'amena dans cet établissement connu localement comme the « Cuckoo School », une école d'assistance publique, construit en 1856 pour les enfants de familles privées et des orphelins qui recherchaient un endroit pour vivre et apprendre. Hanwell, une ville située à l'ouest de Londres, entre Ealing et Southall, était une belle cité avec des ruelles



bordées de marronniers d'Inde et où mûrissaient encore des blés et des vergers. Une odeur de fleurs et d'herbe emplissait mes narines après la pluie lorsque je me promenais dans la grande cour de récréation. Mais cette nature ne m'aidait cependant pas à ne pas déprimer.

J'avais le moral au bas dans cette école qui n'était pourtant pas comparable à l'orphelinat fréquenté par Oliver Twist ! Pourtant, durant les premiers jours, je me sentais complètement perdu et étranger. Je n'étais qu'à vingt kilomètres de Lambeth mais j'avais l'impression que ma famille m'avait envoyé au bout du monde. Le soir, à l'heure du coucher, durant les prières, à genoux avec quelques dizaines de compagnons, au milieu de la salle, je regardais par les fenêtres le coucher de soleil sur les collines et le chant « Quand tout nous abandonne et que s'enfuit l'espoir » me tirait des larmes chaudes. Je me sentais bien seul et Charlie me manquait. Mais ce que je ne savais pas, car mon ami ne m'en n'avait soufflé mot, c'est qu'il était aussi élève à Hanwell ! Il venait d'avoir sept ans et allait être transféré dans le département des garçons plus âgés, là où j'avais été intégré depuis mon arrivée. En effet j'étais quelques mois plus vieux que Chaplin

Moi je ne m'y plaisais pas, et la veille où Charlie entra dans la section des grands, j'avais essayé d'échapper par une fenêtre du deuxième étage, j'étais monté sur le toit et j'avais jeté des marrons sur les professeurs et le personnel de surveillance. On était vendredi, le jour des punitions. Elles étaient distribuées dans le grand gymnase, une espèce de hall sombre d'environ soixante pieds de long et quarante pieds de large surmonté d'un haut toit. Des cordes d'alpinistes y étaient fixées aux poutrelles. Je devais marcher au pas au milieu de deux cents cinquante garçons âgés entre sept et quatorze ans et alignés d'un côté à l'autre de la pièce. A droite un chevalet muni de courroies pour les poignets auquel on m'attacha et, tout à tour, chaque élève passait devant moi en me donnant un coup de corde dans le dos. Cela faisait très mal, car certains prenaient du plaisir à frapper avec force. Mais avant, le capitaine Hindrum, un retraité de la Royal Navy m'avait fait allonger sur un long bureau, m'avait remonté la chemise sur la tête et m'asséna six coups vigoureux avec une canne de quatre pieds. Je pleurais de chaudes larmes. La force des coups et l'humiliation subie me firent m'évanouir et je dus être emmené à l'infirmerie. Certains enfants, terrifiés par ce spectacle expiatoire, chancelèrent eux aussi !

Lorsque je me réveillai de ma syncope, je découvris le visage de Charlie qui se penchait sur le mien. Je croyais que j'étais mort et que j'arrivais au ciel accompagné de mon ami, tel un ange gardien qui m'aurait assisté dans ma peine ! Ma conscience retrouvée, Charlie me reconforta. Sa maman, n'était pas loin !



Elle me regardait avec pitié et au bord des larmes.

J'étais heureux de sa présence. Après m'avoir quelque peu réconforté, elle m'apprit que ma sœur s'était suicidée dans l'hôpital où elle se trouvait enfermée comme folle. Quant à mon oncle Anton et ma tante Olga, ils avaient été conduits en prison pour diverses escroqueries. Tous les meubles et les bibelots de l'appartement avaient été saisis et le propriétaire avait déjà loué le quatre pièces à un riche négociant en vin. J'étais donc orphelin et à la rue

Quelques jours plus tard, alors que j'avais repris des forces, je pus regagner ma classe où Charlie occupait le banc du fond. Je m'assis spontanément à côté de lui et je vis son visage devenir radieux et fier de m'avoir comme voisin de classe.

Son frère Sydney était rentré, lui aussi, à Hanwell mais n'y resta pas longtemps, en tout cas pas comme élève, puisqu'il fut en âge d'être engagé dans les cuisines du pensionnat ! Sydney en profita pour favoriser son frère et moi-même en nous refilant parfois du pain beurré, des saucisses, des gâteaux ou des fruits selon le menu du jour ! Puis un beau matin, Sydney partit de cette école. En effet, lorsqu'ils avaient atteint l'âge de onze ans, les garçons pouvaient rejoindre l'Exmouth, le navire-école destiné à former les enfants pauvres aux métiers de la marine et qui comprenaient des cours de gymnastique et de musique. Une aubaine pour lui !

En s'engageant ainsi dans la marine, Sydney parvint à aider matériellement sa mère et son frère grâce à ses emplois répétés sur des navires. Ce fut au cours de l'un de ses voyages qu'il tomba sérieusement malade et dut séjourner dans un port le temps de sa convalescence. Malheureusement, ni Hannah ni son fils Charles n'apprirent la maladie de Sydney. Hannah restait des jours assise à sa fenêtre, se demandant quand Sydney rentrerait. Elle était déjà faible en raison d'une mauvaise alimentation. L'attente anxieuse du retour de son fils aggrava les choses.

Le départ de son frère provoqua chez Charlie un grand manque affectif. Moi, j'essayais de le consoler et de le distraire par mes pitreries et mes farces pas du tout appréciées par l'encadrement pédagogique de l'institution. C'est ainsi que, Charlie et moi, nous fûmes punis sévèrement pour avoir mis le feu dans les toilettes ! On nous rasa la tête sous prétexte que nous avions attrapé une mycose en étant toujours fourrés dans les water-closets. On nous badigeonna d'iode, ce qui fit rire l'ensemble des élèves des classes supérieures.

Puis un jour, Hannah Hill, la mère de Charlie nous rendit visite et obtint



l'autorisation de nous ramener pour une journée complète à Lambeth, notre quartier. Madame Chaplin nous donna à chacun la somme de neuf pences dans un petit mouchoir à carreaux rouges et blancs, une sorte de petite bourse. Avec cette fortune d'un jour, nous achetâmes chacun une livre de cerises que nous dégustâmes dans le parc de Kennington, assis sur un banc ! J'avais confectionné une balle avec des morceaux de cordes enveloppés dans un papier journal !

Ainsi donc la mère de mon ami Charlie n'avait plus toute sa tête. Je restai fidèle à ma promesse et ne parlai plus jamais de la santé de Madame Chaplin. Mais dans le fond, j'étais triste pour Charlie car, si jeune, il devait déjà dissimuler la folie naissante de sa mère. Cet état mental n'était que le résultat d'une somme de déceptions sentimentales et professionnelles.

Le monde du spectacle a toujours été cruel pour les artistes qui ne savent pas se renouveler et qui vieillissent mal.

La mère de Chaplin était pourtant jolie, fascinante pour moi qui n'avais plus de maman depuis déjà quelques années ! Elle avait environ trente ans lorsque naquit notre amitié à l'école de Hanwell. Son teint était clair, ses yeux bleus violets, et sa chevelure couleur châtain clair pendait dans son dos à tel point qu'elle pouvait s'asseoir dessus. Pour moi, c'était un ange, elle était divine ! A plusieurs reprises, Charlie me procura des places gratuites pour venir la voir chanter et interpréter une soubrette dans différentes comédies. J'adorais ça !

Charlie avait aussi un père, que je n'ai pas connu mais dont il me racontait des anecdotes des plus drôles. Il parlait notamment d'un music-hall à Canterbury où, assis dans un fauteuil de velours rouge, il regardait son père faire son numéro. Une soirée au bout de laquelle la représentation s'était achevée très tard, après une petite fête pour l'anniversaire d'une des comédiennes, Charlie se souvenait, qu'en pleine nuit, il s'était retrouvé enveloppé dans un plaid de voyage, allongé sur la banquette d'une luxueuse calèche tirée par quatre chevaux. Mais il ne savait plus s'il était accompagné par sa mère ou son père. Il entendait les rires et les élans de gaieté qui raisonnaient sur le pavé, le tout ponctué par les coups de fouets du cocher un peu grisé, lui aussi par l'alcool, et qui leur ouvrait le passage pour rentrer dans Kennington Road, le martèlement des sabots des chevaux et des sonnailles des harnais n'épargnant pas le sommeil des riverains

Soudain, dans ses yeux bercés par ces doux souvenirs, je vis deux larmes perler, hésitant à descendre sur ses joues encore potelées. Il se coucha sur le lit et ferma les paupières, ce qui libéra une des larmes qui s'écoula sur l'oreiller. A Hanwell, Charlie était loin de sa mère et s'était rendu compte malgré son jeune âge qu'entre le monde extérieur et sa mère tout n'allait plus très bien !



Plusieurs semaines s'étaient écoulées et son chagrin quelque peu dissipé, noyé dans les activités scolaires, sportives et dans nos jeux ! Mais un vendredi après-midi, alors que les parents de certains enfants placés dans l'institution vinrent rechercher leur progéniture, le temps d'un week-end, nous attendions, Charlie et moi, la venue de sa comédienne de mère ! En fait après plusieurs heures d'attente et d'angoisse insoutenable, c'est Higgins, un des convoyeurs de l'école qui nous ramena. Nous l'interrogeâmes sur la cause de cette absence, mais il ne voulut rien nous dire, prétextant qu'il ne savait rien et qu'il avait simplement reçu l'ordre de la direction de nous ramener à Lambeth. Il nous déposa sur Kennington Road, car il devait acheter des provisions et les ramener à Hanwell avant la tombée de la nuit !

Quand nous entrèrent dans la maison de Charlie, qui était aussi devenue la mienne par la force de l'habitude, sa mère n'était pas là ! Il interrogea les autres locataires de l'immeuble et finalement, nous apprîmes que Lily Harvey, alias Madame Chaplin, était sortie avec une amie depuis le début de la matinée et qu'on ne l'avait pas vue rentrer depuis ! Charlie était furieux !

Il claqua la porte d'entrée qui était négligemment restée ouverte et se planta sur le parquet, la tête basse et les bras croisés ! Il boudait, moi j'avais mis la main sur un journal de bandes dessinées et je m'étais installé de l'autre côté de la pièce, tout près de la porte, lisant et épiait des pas dans l'escalier, ceux de la mère de Charlie ! Nous restâmes ainsi jusqu'à peu près huit heures du soir !

Puis soudain, le rez-de-chaussée fut le théâtre d'une agitation intense. On ne comprenait rien de ce qui se disait mais dans le tohu-bohu, je reconnus la voix de Lily Harvey ! Charlie, lui ne bronchait pas d'un pouce, l'air renfrogné. Puis la voix de Lily se rapprocha dans les escaliers et mon ami leva enfin la tête, se dressa d'un coup de rein énergique et se planta devant la porte d'entrée. Sa mère poussait des exclamations exaltées et pleurait par intermittence. Dans ces braillements incontrôlés, je saisis un nom répété plusieurs fois dans sa rage : Armstrong ! Armstrong est un imbécile, Armstrong est un salopard, Armstrong est un tyran ! Charlie et moi, nous nous regardions sans rien dire, ne sachant pas s'il fallait rire ou pas ! Sa mère semblait particulièrement excitée ! Elle n'était pas dans son état normal ! Plus elle se rapprochait de la porte toujours fermée, plus elle semblait violente ! Charlie se mit à pleurer, moi j'ouvris la porte, de peur qu'elle ne la défonçât dans son accès de rage ! Lorsque Charlie vit sa mère dans l'embrasement de la porte il lui sauta au coup et ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Elle me regarda au-dessus de l'épaule de Charlie et me sourit tendrement en battant des paupières. Elle déposa son fils sur le sol et se



dirigea vers moi, se pencha et m'embrassa sur le front pendant un bon moment. Je fondis en larmes à mon tour et la serrez très fort ! C'était la première fois depuis bien longtemps que je retrouvais un peu d'affection.

Aussitôt après elle se renfrogna et hurla de nouveau : « Armstrong, Armstrong ! C'est une brute, une sale brute ! »

Je ne comprenais rien à ses propos et ce n'est que longtemps après, quand nous étions déjà en Californie, Charlie et moi, que je sus que le fameux Armstrong en question était ni plus ni moins que l'avocat qui défendait le père de Charlie. Miss Lily était revenue, cet après-midi- là, du tribunal car elle avait intenté un procès à son ex-mari. Il ne versait plus de pension alimentaire. Elle avait perdu et maudissait ce chien d'avocat.

C'est lorsque nous avons été engagés chez Fred Karno, en 1910, je crois, que Charlie me parla de son père. Il allait vivre, la même expérience que lui au travers des représentations théâtrales itinérantes.

Il me montra, un soir après une représentation à New York, une affiche datant de 1887 où apparaissaient les noms de Hannah Hill et de Charles Chaplin ! Étonnant ! Quelle allure ils avaient ! A cette époque, c'était vraiment les débuts de la grande période du music-hall britannique. De nombreux théâtres virent le jour l'un après l'autre dont le fameux London Pavillon, L'Alhambra, et l'Empire de Leicester Square. C'est ainsi que près de 40 théâtres offraient au public friand des spectacles musicaux à Londres et dans sa périphérie !

Charles et Hannah avaient été séduits par l'allure et le charme des vedettes qui faisaient partie de l'élite du music-hall.

Ils les admiraient, se pavanant sur Kennington Road et se regroupant en bandes chaque dimanche matin dans les pubs du quartier. Charlie et moi, nous serions aussi conquis 15 ans après par la même fièvre du spectacle ! Pour Charlie, sentimentalement parlant, il était convaincu que sa propre mère avait du talent ! Il en hérita ! Mais elle n'eut pas de chance, me confia-t-il. Elle fut vite dépassée par la mode fulgurante des comiques visuels. Sa carrière fut donc courte et sans grande gloire ! Son nom figurait en petit au bas des tarifs de consommation des petits théâtres de province ! Mais de cette époque, Charlie garde des souvenirs brillants d'intensité ! La nuit fut le domaine d'Hannah et Charles qui acceptaient tout ce que leur offraient leurs engagements dans les arrière-salles. Hannah débuta seule en 1885 sous le nom de Lily Harvey, « artiste raffinée et talentueuse » qui reçut de nombreuses et élogieuses critiques. Mais elle fut occultée par le succès d'une jeune nymphette de seize ans dont je ne me rappelle plus le nom ! Quant à la carrière de Charles elle fut bien plus



prometteuse que celle de Miss Lily ! Il avait d'abord travaillé comme mime puis se tournant vers le style de chanteur dramatique de composition. Il remporta un succès soutenu.

Charlie a peu connu son père, mais il se souvient d'un homme séduisant, assez pensif, avec des yeux sombres malgré son large sourire qu'il exhibait sur les affiches. Plusieurs de ses chansons furent publiées et il fit un triomphe au New Empire Theatre of Varieties de Leicester.

L'alcool, dans les music-halls, représentait une part importante des revenus pour la direction et c'était la tradition qui devint très vite une obligation : les artistes se mêlaient au public du bar et poussaient la chansonnette pour les distraire et les pousser, bien évidemment à la consommation. L'alcoolisme professionnel n'épargna pas le père de Charlie. Mais ça ne l'empêchait pas d'aller de succès en succès et à l'été 1890, il fit une tournée en Amérique et notamment dans le théâtre new-yorkais « Union Square 20 »

A cette époque, je crois qu'Hanna et Charles étaient déjà mariés et de cette union naquit, le 16 avril 1889, un certain Charles junior, mon ami Charlie. Mais, comme souvent dans le milieu des artistes, le couple dû surmonter pas mal d'orages sentimentaux et vacilla assez vite. D'ailleurs, ce voyage en Amérique où le père de Charlie connut pas mal de nouveaux amis marqua définitivement la rupture entre ses parents. Toutefois, un chanteur de music-hall, Léo Dryden devint le chantre de l'Angleterre et eut la bonne fortune de plaire à Hannah ! Il lui fit la vie dure par ses accès de colère mais au moins, elle avait son nom dans le journal, ce qui n'était pas arrivé depuis cinq ans ! Mais Charlie, tout comme son demi-frère Sydney, ne savait trop rien de ce monsieur qui avait permis à sa mère de vivre dans une aisance confortable grâce à ses engagements artistiques. Il avait bien recherché dans les théâtres de Londres quelques indices de la vie artistique de sa mère mais n'avait rien obtenu de consistant sur sa vie professionnelle.

N'empêche, Charlie m'a souvent présenté sa mère comme une femme courageuse, dévouée, très affectueuse ! C'est vrai j'ai pu le découvrir au fil du temps, lorsqu'elle devint spontanément ma protectrice et m'avait arraché à la rue ! Je lui dois, malgré tout, des moments sublimes de mon enfance ! J'y suis toujours très sentimentalement attaché bien qu'elle ait disparu très tôt dans notre vie, à Charles et à moi ! Elle avait rêvé de devenir célèbre grâce à son personnage de Lily Harvey ! Mais lorsque Léo en eu assez de servir de père nourricier à cette famille nombreuse et qu'il abandonna celle qu'il avait permis de monter sur scène en interprétant ses propres chansons, il quitta définitivement la vie d'Hannah et la planta avec ses enfants. Une vie de cauchemar allait



commencer et des épreuves dont j'ai partagé les déboires s'annonçaient à cette femme exceptionnelle. Mais ça c'est une autre histoire qui marqua un tourna décisif dans la vie du jeune Charlie Chaplin.

Moi, Igor Boudjaki, je vivais de moins en moins sous les ponts de la Tamise et de plus en plus à Pownal Terrace chez mon ami Charlie dont la mère m'avait pris sous son aile. Elle s'occupait beaucoup d'enfants abandonnés pour se faire un peu d'argent et cousait pour les bonnes œuvres de la congrégation de l'Église du Christ où elle retrouvait un certain réconfort ! Mais moi je ne lui rapportais rien, elle me considérait comme son fils et me répétait souvent que j'étais un rayon de soleil qui lui faisait oublier l'éloignement de son fils Sydney !

Alors que la vie de Lily Harvey, alias, Hannah Chaplin tournait au cauchemar, moi je voyais bien que son état mental n'était plus tout à fait cohérent ! Charlie s'en apercevait aussi mais faisait semblant de l'ignorer, trop inquiet qu'on amenât sa mère dans un asile de fou ! L'ivresse de la scène lui montait franchement à la tête ! Elle cachait fort bien ses excès de boissons, mais la nuit je l'entendais gémir dans la chambre voisine et répétait sans cesse que le docteur voulait l'empoisonner et c'est pour cette raison qu'elle voyait des rats des souris et des insectes de toute sorte ! Son mari Charles ne lui versait plus de pension.

En 1894, elle décida de reprendre sa carrière artistique. Elle avait réussi malgré une santé chancelante à se faire engager à Aldershot dans un établissement que l'on appelait le « Canteen ». Aldershot est connue pour ses rapports avec l'armée britannique qui a installé une base dans la région pour l'instruction des manœuvres militaire en 1854. Cela transforma rapidement ce petit village en une ville victorienne.

Le Canteen était une salle redoutée de tous les artistes, fréquentée par des soldats mal élevés qui huaien volontiers les chanteuses, le théâtre avait mauvaise réputation. Un soir, j'avais accompagné Charlie et sa mère dans ce théâtre. Nous étions tous deux dans la coulisse de cette salle de spectacles miteuse et sordide.

C'était le tour d'Hannah Hill Chaplin d'entrer sur scène. Les privations, le froid avaient eu raison de sa voix fragilisée, affaiblie par des laryngites à répétition la belle Lily Harvey se mit à chanter et à essayer de charmer son auditoire, mais au bout de quelques minutes, sa voix se brisa et se résuma en un souffle presque inaudible. Cela provoqua l'irrévérence du public devant ce bide affreux. Charlie et moi, nous nous regardions, terrorisé à l'idée que sa mère puisse se faire huer par un public si mauvais ! On la siffla, les militaires



lancèrent tous ce qui leur tombait sous la main. Ils hurlaient les paroles de la chanson de Lily en empruntant des voix de fausset. C'était la confusion la plus totale ! Et le tintamarre ne faisait que s'amplifier alors que la mère de Chaplin restait figée sur scène, ne sachant plus que faire. Alors, soudain, elle quitta la scène et vint se réfugier dans la coulisse. Le rideau tomba assez vite sur une Lily humiliée et désespérée. Charlie et moi, nous étions consternés. Charlie serrait les poings, je sentis qu'il voulait venger sa mère de cette humiliation. Je le retenais en le maintenant par une épaule mais je sentais une force terrible monter en lui. Lily discutait avec le directeur du théâtre. Il était fort embarrassé et songeait déjà à trouver qui pourrait remplacer cette épave de la chanson. Il se tourna vers Charles Le gérant est bien embarrassé.

Durant tous les numéros précédant celui de Lily Harvey, nous nous amusions, dans les coulisses, à faire le joli cœur en charmant des filles par toutes sortes de pantomimes, de petites chansons humoristiques et de blagues qui les faisaient bien rire. Le directeur lui-même nous avait observés et sourit de nos facéties, surtout celle de Charlie qui étaient empreintes d'une drôlerie irrésistible ! Le public devenait de plus en plus impatient, et risquait de tous casser dans la salle. Soudain, je vis Charlie emporté comme un fétu de paille par le gérant qui le jeta littéralement sur le devant de la scène. Je courus derrière lui, mais le régisseur me stoppa net. C'était Charlie et lui seul qui devait défendre l'honneur de sa mère. Le rideau s'ouvrit de nouveau sur un public déchaîné qui, à la vue de ce bambin haut comme trois pommes, se calma un peu. Je fus fort impressionné de voir mon ami perdu sur ce plateau de théâtre. Charlie, dans un premier temps resta muet et figé à cause de toutes ces lumières et de la fumée qui planait sur ce public confus et sombre, en contre-jour. Charlie se ressaisit, s'avança plus près de la rampe et commença à chantonner de sa petite voix : « Jack Jones est bien connu de tous

Moi, j'étais cramponné d'une main au rideau de scène dans la coulisse, l'autre croisant les doigts dans l'espoir que Charlie ne se planterait pas ! Le silence revint peu à peu et je constatais que les adultes, même les militaires, étaient plus indulgents avec un enfant. Ils avaient l'air entièrement séduits. J'avais des frissons dans le dos et la larme à l'œil, tant je trouvais mon ami miraculeusement bourré de talent espiègle. Tandis que sa mère le fixait, le cou tendu vers la scène, les ses yeux écarquillés remplis de larmes eux aussi, Charlie changea de ton et de voix et pris celle de sa mère, une voix éraillée ! Il imitait sa mère, il avait osé parodier celle qui lui avait donné le jour ! Là, le public exprima sa joie totale, par des cris, des sifflements approbateurs !



*« ...Ça me donne la nausée.
Chaque dimanche matin, il lit le « Telegraph
Alors que jadis il se contentait du « Star ».
Depuis que Jack a touché un peu d'oseille,
Ma foi, il ne sait plus où il en est »*

L'auditoire, applaudissait à tout rompre ! Moi aussi ! Anna avait les mains jointes et secouait la tête d'émotion ! Les militaires du premier rang jetèrent des pièces de monnaie aux pieds de Charlie qui s'arrêta de chanter pour les ramasser et se les fourrer dans les poches. Mon ami, le talentueux Charlie Chaplin avait conquis un public difficile à satisfaire, il le maîtrisait comme un dompteur l'aurait fait pour le plus terrible de ses fauves ! Ses facéties, son innocence avaient gagné ! Alors que sa mère émue mais consciente du drame qui se jouait pour elle, il obtenait son premier succès d'artiste. Hannah ne remonterait jamais sur scène après une dernière prestation au Hatcham Libéral Club de Londres, quelques années plus tard ! Mais en vain !

En interprétant cette chanson, Charlie avait été définitivement contaminé par le virus de la scène. Elle racontait les affres d'un marchand ambulant qui venait d'hériter d'une somme importante et qui méprisait ses anciens collègues en prenant des grands airs de parvenu. Les spectateurs durent insister pour que Charlie continuât sa chanson, mais il lança avec hardiesse qu'il ne le ferait que lorsqu'il aurait ramassé toutes les pièces sur les planches ! Hilarité générale et de nouvelles pièces volèrent de tous les coins du théâtre dans sa direction.

Il reprit la chanson en dansant de plus belle et en imitant les mimiques de sa mère ! Hanna finit par ne plus supporter les pitreries de son fils ! Elle surgit des coulisses et le prit par le col de sa chemise et le tira en dehors de la scène. Moi je continuais à l'applaudir. Charlie réussit à se délivrer de la main de sa mère et revint saluer une fois de plus ! Gros applaudissements du public qui tapait des pieds pour prolonger ces moments sublimes, mais le rideau tomba au bout de quelques minutes. Charlie remis tout l'argent à sa mère qui se mit à pleurer de joie en voyant que son fils venait de l'honorer en rapportant le bénéfice d'une soirée mémorable et déterminante dans la vie artistique de mon ami ! Sous la pression des spectateurs, le rideau se releva et Charlie m'entraîna



sur la scène à mon grand étonnement. Nous étions côte à côte devant cette masse impressionnante du public ! Il se mit à chanter et à danser sur un texte que nous avions mis au point au cours de nos promenades de l'après-midi dans Kennington Park et qui faisait partie de nos jeux ! Il s'agissait d'une marche irlandaise ! Charlie commença la chorégraphie que nous avions répétée tant de fois dans cet espace de liberté ! Moi je le suivais tant bien que mal, et soudain comme électrisé par l'ambiance de la salle, nous arrivâmes à nous synchroniser et nous nous mîmes à chanter en duo :

*« Riley, Riley, c'est un charmeur,
Riley, Riley, c'est le choix de mon cœur.
Dans toute l'armée, à tous les grades,
Pas un n'est si soigné, si net
Que le noble Sergent Riley
Du vaillant 88e »*

Et ça marchait ! Le miracle de la scène avait opéré ! Quel succès pour ce duo ! Ensemble, nous imitions la voix d'Hanna en jetant régulièrement un coup d'œil dans la coulisse vers notre mère à nous deux ! Elle riait et pleurait à la fois ! A la fin de la chanson, sous un tonnerre d'applaudissements, nous allâmes arracher Hanna à sa frustration en l'emmenant de force sur le plateau parsemé de pièces d'argent ! À sa grande stupéfaction, elle fut ovationnée grâce à notre prestation au pied levé ! Ce fut un des plus beaux jours de ma vie. J'étais devenu véritablement le troisième fils d'Hannah Hill Chaplin, moi le petit immigré de Bessarabie !

Et puis le temps a passé vite, très vite, des rires aux larmes, des pleurs à l'hilarité. Chaplin était fasciné par les grands espaces, lui qui n'avait connu que des chambres crasseuses, étroites aux plafonds bas mansardés des dortoirs d'orphelinat, il rêvait de conquérir l'Amérique.

En attendant, Charlie et moi, jouions dans des théâtres où nous distillions des rôles rebattus et démodés, genre gamins des rues vendeurs de journaux. Mais Chaplin, par son ardeur réussissait à faire rire en ajoutant beaucoup de sens comique à ses pantalonades éculées.

En ce début du vingtième siècle, nous fûmes engagés notamment au



Royal Court Theatre de Kingston et au grand Theatre de Fulham. Nous étions enfin heureux de travailler pour gagner notre vie. Mais Charlie ne sympathisait guère avec les membres des troupes que nous fréquentions. Il était devenu sauvage, se détachait même de moi, passait pour être un garçon timide et légèrement idiot ! Malgré tout, dès 1904, le succès était au rendez-vous au Royal West London Theatre et la « fortune » aussi. De plus, la mère de Chaplin allait beaucoup mieux et avions décidé avec Sydney, le frère de Charlie de la soustraire à l'asile et de l'installer dans un très bel appartement de Chester street, pas loin des jardins de Buckingham Palace !

Lui et moi, nous quittâmes soudain l'Angleterre grâce à la troupe de Fred Karno. De son vrai nom John Frederick Westcott, Karno était un impresario de théâtre dans le music-hall britannique qui dirigeait une trentaine de compagnies différentes. Son répertoire s'étendait des pantomimes en tout genre aux comédies musicales. Sidney, le frère de Charlie s'y était fait engager où il réussit à gagner quatre livres par semaine. Charlie et moi, nous étions arrivés à l'âge ingrat de l'adolescence et le mot « artistique » ne représentait encore rien pour nous ! Le théâtre, les sketches que nous montions dans différentes petites troupes n'étaient qu'un mode d'existence voire de subsistance. Charlie se laissait facilement aller à la déprime lorsqu'il ne réussissait pas à placer un spectacle.

Je me souviens, qu'avec Sydney qui travaillait déjà pour lui, je suis allé trouver Fred Karno en vantant les mérites de Charlie dans le domaine du comique et en lui spécifiant qu'il avait déjà une longue expérience dans le domaine du théâtre. Karno a accepté de l'auditioner. Le jour même, Sydney est entré avec son frère, il était pâle et assez chétif avec un air infiniment triste. J'avais peur en le voyant que Karno ne pensât qu'il était beaucoup trop timide pour travailler dans sa troupe théâtrale, surtout en ce qui concernait le genre de comédies burlesques qui était sa spécialité.

Mais Charlie, dans un numéro imposé par le directeur de la troupe et Charlie se montre tout à fait crédible dans le rôle d'un clochard ivrogne. Ce fut son premier contrat.

Moi, je n'éprouvais pas le besoin de jouer dans l'une ou l'autre pièce ! Charlie ne m'a d'ailleurs jamais convaincu de le faire. Je suis devenu en quelque sorte son secrétaire, réglant avec Sydney les termes des contrats entre nous et Karno. Charlie me pressait pour que j'aille porter directement l'argent de ses cachets à la banque dès que son patron l'avait payé.

Tournée dans toute l'Angleterre de 1908 à 1909, puis ce furent les Folies-Bergère, l'Olympia et la Cigale à Paris. En 1910 Glasgow où il fête ses vingt-et-



un ans. J'ai encore le souvenir de cette soirée. Je me suis mis au piano en accord avec Charlie qui avait préparé un numéro à sa façon. Il fit dégager le plancher. Il se mit à danser, il faisait des bons extraordinaires. Il entra et sortait de scène dans des improvisations burlesques. Tout le monde était plié en quatre tant il faisait rire. Sa démarche, ses mimiques, nous rendait tous hilares ! J'avais du mal à tenir la note au piano tant je pouffais à chacune de ses facéties. On l'applaudissait à tout rompre ! Puis, soudain, il redevint sérieux. Il me fit signe d'arrêter de pianoter et gravement se saisit d'un violon et se mit à en jouer. Une mélodie très simple plongeait la salle dans une mélancolie magique où chacun éprouvait des sentiments de nostalgie.

Charlie gagnait petit à petit la tête d'affiche. La même année, une des troupes de Karno s'embarqua sur le « Cairnora » une espèce de bateau à bestiaux pour les USA.

Le 3 octobre 1910, Chaplin débuta à New York, puis en 1911 Chicago et en juin de la même année San Francisco l'accueillit.

En juin 1912, retour à Londres mais dès octobre Charlie et moi embarquions de nouveau pour les États-Unis. C'est à partir de ce moment-là que nous avons commencé à connaître la vie luxueuse des palaces. Il aspirait à la vie mondaine. Moi, je n'appréciais guère le genre qu'il voulait se donner ainsi que les gens qu'il fréquentait dans la haute ! Sa mère allait mieux et il la fit venir à Los Angeles où elle put, je crois, apprécier encore consciemment le succès fulgurant de son fils.

En septembre 1913 alors qu'il jouait à l'Empress Theatre de Los Angeles, il fut remarqué par Mack Sennet qui réalisait déjà pour le cinéma des bandes comiques et dirigeait à Hollywood les productions Keystone. Il voulut l'engager, mais Charlie se montra réticent ! Il souhaitait poursuivre le music-hall. Je finis par le convaincre de ne pas passer à côté de cette opportunité en tournant pour le cinéma, quitte à revenir sur la scène comme vedette internationale. Ce fut pour cinquante dollars par semaine que je négociâi ce contrat avec Adam Kessel le président de la Keystone. Mais il en voulait plus et finalement dans des négociations difficiles et volcaniques, je réussis à lui décrocher les deux cents dollars qu'il exigeait, avec en plus la promesse d'une augmentation de vingt-cinq dollars au bout de trois mois de tournage. Il signa pour un an avec la Keystone. Mais Mac Sennet n'était pas convaincu de ses capacités artistiques dans l'industrie du cinéma. Charlie s'y ennuyait fermement et éprouvait quelques désillusions dans ces studios où on ne lui faisait pas vraiment confiance. Pourtant ce n'était pas faute de ma part de l'avoir persuadé de continuer en s'imposant dans son style personnel.



Ce n'est qu'après plusieurs semaines que mon ami se décida à sortir véritablement quelque chose de neuf. Il essaya toutes sortes de maquillages et de travestissements. Mais en vain, il ne trouvait pas son personnage. Il me confia en désespoir de cause qu'il en avait sérieusement marre de ce Sennett et de ses films tournés aux kilomètres, dépourvus de scénario. En fait Sennett partait d'une idée et suivait le déroulement logique des péripéties qui se terminaient toujours par une poursuite endiablée. Chaplin ne pouvait plus supporter ce genre de comédie.

Un jour de 1914, alors qu'il tournait, comme figurant, « Kid Auto Races », affublé d'un chapeau haut de forme et d'une grosse moustache, il quitta le plateau et se rendit dans la loge des costumes et des accessoires, choisit des vêtements dont certains étaient trop larges et d'autres trop étroits. Il enfila un immense pantalon, une petite veste et un chapeau melon trop étriqués. Il chaussa des souliers gigantesques qui rappelaient ceux des clowns. En sortant pour regagner le plateau, il saisit lestement une canne de bambou, passa enfin devant un miroir où il se colla une moustache.

Moi, je le vis arrivé dans ce costume qui devait le rendre célèbre. L'opérateur caméra se mit à rire et tout le plateau l'accompagna dans sa jubilation ! Durant la projection de ces six minutes de films avec le « Charlot », Sennett s'amusa follement sans pour autant vouloir diriger ce génie en gestation !

Charlot, était un faible et je savais que ce penchant pour les être fragiles, l'incitait, par exemple, à accentuer cette faiblesse en joignant les épaules où en composant une moue pitoyable afin d'avoir l'air apeuré. Cela faisait partie de tout son art pour la pantomime. Il était petit, mais s'il avait été plus grand, il aurait, je crois, eu du mal à être sympathique. Il aurait alors été capable de se préserver lui-même. Cependant, tel qu'il était, le public même quand il riait de son allure éprouvait de la sympathie pour lui. Le fait d'être de petite taille lui donnait la chance de composer des contrastes sans peine. C'est une évidence, le petit persécuté a toujours la sympathie de la foule. C'est pour cela, qu'il gravitait entre danse et posture, légèreté et claudication.

Charlie voulut même fonder sa propre compagnie. Il me disait qu'il lui suffisait d'une caméra et d'un terrain vague pour entreprendre le tournage de scénarios originaux. Je l'en dissuadai car c'était trop risqué.

Vu ce manque de considération pour mon ami Charlie, je décidai de prospecter un peu les studios d'Hollywood et me mis en contact avec la firme



Essanay qui avait entendu parler en bien d'un certain Chaffin ! Ayant visionné quelques films dans lesquels Chaplin avait tourné pour Sennet, le directeur d'Essanay, Jess Robbins, lui proposa un contrat de quatorze films pour mille deux cent cinquante dollars par semaine. J'insistai pour que Charlie touchât une prime de dix mille dollars dès la signature du contrat. Robbins n'était pas contre. Il lui accorda même le privilège de la réalisation et de choisir ses propres interprètes !

Dès 1914 Chaplin mit en scène tous les films où il apparaîtrait. Comme réalisateur il fit une ascension foudroyante. À la Keystone, on lui reprochait de passer son temps à s'amuser dans les studios. En fait, je voyais bien que Charlie cherchait le « truc » qui développerait son génie. Chez Essanay, il fournissait un travail énorme. Plus il faisait de films, plus il apprenait à être drôle. Moi je trouvais donc que le comique était une chose très sérieuse !

De plus en plus, Charlie aspirait à son indépendance et souhaitait tout contrôler, depuis la conception du scénario jusqu'à la distribution des films. Certain qu'il pourrait y satisfaire ses ambitions, je négociâi un contrat avec la Mutual Film Corporation durant l'hiver 1916. La société de production s'engagea à lui verser un salaire de six cent soixante-dix mille dollars. Il obtint même son propre studio et il y fit tourner son actrice fétiche, Edna Purviance dont nous reparlerons plus tard ! L'équipe s'enrichit également du fameux Henry Bergman et du photographe inventif, Roland Totheroh.

Je peux considérer que les mois passés à la Mutual, entre février 1916 et juin 1917 représentèrent la période la plus exceptionnelle de sa vie et de sa carrière.

Le 17 juin 1917, Chaplin devint son propre producteur en intégrant la First National Exhibitors Circuit, une nouvelle compagnie dans laquelle on vit naître les films « Charlot soldat » et surtout « The Kid ». Dès l'automne 1917, Charlie et moi, nous discutâmes du projet de construire un nouveau studio à l'angle de Sunset Boulevard et de la Brea Avenue. Il le termina en janvier 1918.

En 1919 il s'associa avec Mary Pickford, Douglas Fairbanks et D.F.W. Griffith en créant la United Artists Film afin de s'opposer au système de monopole de la distribution. Alors il enchaîna film sur film dont les fameux « The Gold Rush » et « The Circus » ponctués de quelques mariages et de plusieurs liaisons sentimentales dont je tairai ici les différentes issues par respect pour mon « patron » et par discrétion professionnelle ! Je ne manquerai pas de mentionner la mort de la mère de Charlie, mon frère de cœur, survenue à Hollywood le 28 août 1928, juste avant le tournage de « City Lights ». Charlie et moi, nous fûmes très affectés. Pleins de souvenirs en commun avec elle nous



BOWLING HOLLYWOOD SUGARLAND

revinrent en mémoire. Chaplin gardera toujours cet air triste et quand on lui demandait pourquoi, il répondait avec pudeur que c'était parce qu'il était devenu riche en faisant des films sur les pauvres !



2e époque : « FITZ BOWLING'S HOLLYWOOD »

En 1920 du côté de New York, un personnage atypique et métaphorique se préparait sans le savoir à croiser la route de Charlie Chaplin et forcément la mienne aussi. J'avais effectué un déplacement à New York pour régler différentes affaires avec des banques et des distributeurs de films pour le Nord des États-Unis.

Est-ce que quelqu'un qui a ingurgité cinq bâtons de chocolat, une dizaine de nougats et autres sucreries sur un après-midi peut, le soir, jouer dans une pièce de Shakespeare !?

C'est une question existentielle que Fitz Bowling se posait tous les matins avant de se rendre au théâtre Wesley situé non loin de la confiserie Adam's and sun, au coin de la 7ème et de la 15ème avenue. Avant d'entrer dans sa loge, il ne manquait jamais d'acheter des nougats, du popcorn, de délicieux bâtons d'anis ou de croustillantes barres au tendre caramel fourrées de noisettes et enrobées de chocolat au lait !

De l'humour... !? Il faut vraiment avoir un drôle de sens de l'humour et un esprit indéfinissable pour se poser de telles inepties. Et pourtant Fitz, mon ami Fitz se gonflait la tête : « Dévorés des sucreries ou se concentrer avant d'entrer en scène !

Je l'avais retrouvé par hasard en marchant sur la 15e avenue dans le quartier de Broadway

Certains acteurs boivent un ou plusieurs verres de whisky avant de se lancer au-devant de la scène ! Fitz, lui, il mâchonnait, il croquait, il s'enfilait des friandises en fermant les yeux, absolument ravi par la douceur de ses gâteries quotidiennes !



Quand on joue Othello depuis six mois et qu'Ophélie vous repousse parce que vous avez les mains collantes lorsque vous lui serrez les siennes, c'est humiliant et à vomir ! Mais sa gourmandise était à ce prix !

Ce soir-là, ce fut un comble ! Fitz ne jouerait pas ! Sa femme allait accoucher de son septième garçon et il commençait à se sentir sérieusement décalé par rapport à sa vie artistique. Il étudiait ses textes en donnant le biberon au sixième qui n'avait que trois semaines ! On se demandait d'ailleurs comment c'était possible que sa femme Alexina fût sur le point d'accoucher du suivant qui ne serait, sans doute pas le dernier !

A mon avis, je ne voyais pas du tout ce que l'histoire du septième enfant venait faire dans cette aventure ! Il n'y aurait pas de septième enfant ! C'était pour le faire marcher et le ballonnement, de l'aérophagie ! J'en étais certain ! Il fallait que j'en souffle un mot à Fitz !

Fitz était spécial, sans aucun doute, mais elle, elle lui avait menti, Alexina, histoire de l'obliger à s'occuper d'elle et de ses moutards !

Oui, mais, alors qui allait jouer Othello ce soir-là ? Notez bien que Fitz aurait préféré cent fois rester à la maison pour s'occuper de sa femme !

Oui, mais, bon il faut quand même bien penser qu'un artiste, aussi doué que lui, avait autre chose à faire de plus épanouissant que de s'occuper d'une marmaille dont il n'était même pas sûr que la moitié fût de lui !

N'empêche que le Wesley Theater était un trou minable et que dans cette épave, il s'épuisait, il gaspillait son talent avec une Norma qui ne ressemblait pas plus à Ophélie qu'à.....mais bon ! Restons poli, car Fitz n'aurait pas approuvé mon jugement !

Il la trouvait jolie sa Norma ! Pas belle, non...jolie ! ...mouais ! ... mais assez imbue d'elle-même et avec ça qu'elle vous lançait la troisième personne du singulier quand elle parlait d'elle : « Norma, elle a failli attendre son petit Fitz, l'autre soir... ! Faudrait qu'ça change ou, si ça se trouve, Norma elle va se coltiner un autre Othello plus génial et moins collant ! » ou bien « Alors boule de Bowling, Norma, elle va pouvoir jouer sans qu'elle glisse sur une flaque de nougat mou d'son pouilleux d'Othello et se prendre son cadavre exquis dans les quilles ! ...elle préférerait Rudolph Valentino, tu sais mon p'tit ramier des combles ! »

Là je ne crois pas que ça tînt la route ce qu'elle venait de dire la Norma, la blonde platinée ! Parce que Valentino il n'aurait pas tellement pour ! Dans le sens où c'était Norma qui l'aurait cherché et pas le contraire ! C'est vrai que



Rudolph Valentino en Othello ça aurait dû coincer quelque part ! ...c'est bien pour ça qu'elle n'y songeait pas trop non plus ! Mais quand elle disait ça c'était pour se moquer de son partenaire ! Dans le fond elle l'aimait bien, sa palombe des îles Gogo ! ...

Pour vous le situer, l'ami Fitz : prenez un tiers de Fatty Arbuckle, avec sa tête ronde surmontée d'une casquette, un tiers de Graucho Marx lorsqu'il était au sommet de sa loufoquerie et un tiers de Harold Loyd, un jour de névrose impsychanalisable et vous aurez le portrait le plus saisissant de mon autre ami d'enfance Fitz Bowling ! D'après les photos que j'ai pu découvrir dans sa loge personnelle, ce fut d'abord un gros bébé qui devint un enfant assez corpulent. D'après ses tantes qui l'avait élevé dans le Queens, après la mort de ses parents dans un accident de train en Pennsylvanie, il marcha dès l'âge de dix mois et commença à s'exprimer correctement peu avant son deuxième anniversaire. A l'école il était d'un très beau niveau et à douze ans il avait pris l'habitude de répondre à son professeur d'Anglais en faisant rimer spontanément ses phrases. Il récitait ses leçons avec aisance ! Il quitta le City College lorsqu'il eut seize ans pour s'inscrire dans un cours de théâtre où il joua des personnages qui lui ressemblaient et c'est à ce moment-là qu'il a commencé à flirter avec les embrouilles.

Alicia et Carmela, ses deux tantes étaient serveuses à Algonquin Hotel, au 59, West de la 44e rue, authentique écrin de l'Amérique lettrée où les esprits inspirés se réunissaient pour rire entre eux et refaire le monde ! Il passait des soirées entières dans la lumière tamisée et l'atmosphère feutrée, où l'on parlait bas sous les moulures du plafond, les abat-jour, les lambris de bois foncé, les larges fauteuils et divans en cuir, côtoyant les velours des sièges à larges dos du lobby. Fitz y avait rencontré, bien avant Norma et Alexina, la femme la plus spirituelle d'Amérique : Dorothy Parker. On la surnommait « The Wit » (l'esprit) et se joignait aux écrivains de la célèbre table ronde de l'hôtel. Elle menait une vie tumultueuse au cœur du New York des nantis et des snobs. Une mondaine misanthrope à la plume acerbe ! Par son ironie destructrice et son sens de l'humour corrosif, elle surprenait ses contemporains avec toute la barbarie qu'on lui connaissait.

Elle buvait, éclusait pas mal et l'effet de l'alcool produisait chez elle un désenchantement maladif. Elle tournait sans cesse en rond au Blue bar ou dans l'Oak Room !

Cela amusait Fitz qui trouvait son jeu de scène plutôt cocasse et osé ! Ses tantes, durant leur service, jetaient de temps en temps un regard discret sur leur



neveu qui côtoyait, sans le savoir, le pas encore trop célèbre William Faulkner venu fraîchement de sa Nouvelle-Orléans natale où il n'était encore que journaliste. Il sirotait des cocktails colorés dans des verres de formes bizarres. Dorothy avait remarqué le jeune Fitz qui vidait les fonds de verre de Faulkner, ce qui l'avait quelque peu rendu léger et béatement souriant comme s'il voyait un ange adorable. Elle se pavanait devant lui en le fixant dans les yeux avec son bibi à plumes et son renard sur l'épaule. Elle resta longtemps immobile interrompant son balancement séducteur. Lui, il souriait de plus belle tenant à peine assis sur les fauteuils de velours aspergés de Curaçao bleu. Elle plongea au fond de son regard aux paupières déjà lourdes, lui jeta à la figure un « Plus je vois des hommes et plus j'aime mon chien ! ». Fitz élargissait encore son léger mouvement de la bouche et ne saisit pas très bien le sens de ce sarcasme qui lui était directement destiné.

Il ne savait quoi dire et lui posa une question incongrue : « Appréciez-vous le goût exquis de la salade que mes tantes Alicia et Carmela préparent avec amour pour nourrir votre petite gueule d'amour !? »

– Ecoute, gamin ! Lui répondit-elle en décollant son visage du sien, si tu me fais un cours sur les légumineuses de tes deux bourgeoises guindées tu vas te prendre une bonne claque dans ton minois de petit lardon ! Que ça te plaise ou pas, c'est pareil ! T'as compris !?

– Oh ! m'dame vous êtes pathétique et féroce drôle ! Je vous aime déjà b...

Et il n'acheva pas. Il avait désespérément glissé sous la table complètement désarticulé et définitivement inconscient pour le reste de la soirée. Dans son extravagance, Dorothy tourna les talons et rejoignit, au bord de la crise de nerf, les élites du tout New York autour de la table du Blue bar !

On ne revit jamais plus Fritz Bowling à l'Algonquin ! Ses tantes non plus, d'ailleurs ! Elles furent virées dès le lendemain matin ! Le scandale de leur neveu, certes provoqué par miss Parker, avait désormais brisé la vie d'Alicia et de Carmela qui décidèrent qu'il était temps pour Fitz de quitter le nid, jusque-là douillet et sécurisant, pour une vie autonome. Il devait enfin assumer à lui tout seul sa carrière de comédien et supporter pleinement la responsabilité de ses frasques et ses écarts de comportement ! Quant aux deux sœurs célibataires, inconsolables de la disparition du petit Fitz, elles végétèrent de cafés en bistros, de restos minables en tavernes glauques et finirent quelques années plus tard dans un asile psychiatrique, curieusement atteintes ensemble de la maladie d'Alzheimer.



Ce sevrage brutal bouleversa complètement la vie du jeune comédien qui chercha, en Alexina, plus une mère qu'une femme. Il lui fit quand même quelques enfants. Il l'avait connue comme serveuse au bar du théâtre où elle l'attendait jusque très tard dans la nuit, après le spectacle. Elle-même était une suffragette qui militait dans les rues de New York et considérait toute œuvre littéraire comme une affaire de snobisme. Alors du théâtre, elle n'en n'avait rien à cirer. Elle travaillait, au bar du Wessley, certes, mais elle aurait bien pu vendre des sodas dans une petite échoppe de bois à l'entrée de Central Park.

Alexina Roverside faisait partie du « Pot Belly Free Club ». Elle luttait avec passion contre tout le folklore intello qui tournait autour du thé et de la littérature !

Elle avait un jour rencontré, lors d'une présentation d'auteur au club, la fameuse Elsa Brady qui devait les entretenir à propos de son dernier ouvrage « Les roulettes de la mort »

Alors que tout le monde s'accordait pour dire qu'il fallait avoir tout lu d'elle, Alexina avoua ne connaître absolument rien de cet auteur ! Dès son arrivée, elle ironisa sur le microcosme pseudo érudit de ses amies qui polluait le monde puant de l'art et de la culture en général. La suffragette militante tourna en ridicule toutes ses compagnes du « Pot Belly Free Club » en décapant le vernis de leur culture de surface. Elle était régalante, et sur les planches du Wessley elle aurait fait un tabac dans un numéro dans lequel elle invectivait ses congénères en leur reprochant ouvertement et avec véhémence de faire partie d'une société de femmes, se prétendant culturellement supérieure, alors que celles-ci avaient du mal à dissimuler leur ignorance. Sans grande psychologie elle ruait sans avoir peur du ridicule. Elle fut exclue du club, car elle était devenue carnivore pour les gens sans personnalité qui essayaient de s'en donner une par le snobisme intellectuel ultra développé. Alexina, au bout de sa révolte, en avait marre de se battre comme une indomptable chasseresse trucidant l'érudition affectée à coup de calicots ! Elle s'était rangée, avait fait quelques enfants à Fitz et devenait de plus en plus insipide et inodore ! Son grand artiste de Fitz qui ne se prenait pas trop au sérieux l'amusait tout simplement !

Elle passait des heures à le reconforter et à le consoler dans sa loge ! Son anxiété, l'angoisse du trou de mémoire le ravageait. Elle se traduisait par un sentiment d'inquiétude et de désarroi profond. Ce sentiment commençait à altérer sa pensée et faisait souffrir son entourage à commencer par la mère de ses enfants.



Son stress s'était développé au détriment de son talent. Ce qui l'avait obligé à ingurgiter des sucreries pour atténuer ses troubles psychiques. A 21 ans, il était devenu boulimique vomisseur. Dès lors, sa vie était rythmée par des intrusions incessantes dans les confiseries. Chaque matin, il se promettait d'arrêter, et l'après-midi, il recommençait jusqu'au moment où il devait rentrer en scène. Une fois sur le plateau, il était le plus à l'aise des hommes, plus rien ne paraissait de son angoisse du trou de mémoire !

Moi, son ami, je ne savais plus comment faire. C'était comme si quelqu'un lui soufflait des noms de gâteaux ou de friandises à l'oreille et il n'arrivait pas à l'ignorer.

J'aimerais tellement revenir à l'époque où il ne pensait à la nourriture juste lorsqu'il fallait passer à table. Il ne savait même pas s'il le pourrait encore un jour. Il se gointrait si fort qu'il avait l'impression que son ventre gonflait sans cesse au bord de l'explosion.

Fritz ne comprenait pas réellement les causes de ces envies, de ces véritables rages de sucres et ignorait totalement le moyen de les contrôler. Il était moins attiré par leur bon goût que parce qu'elles lui permettaient de se sentir bien. La quantité de glucides absorbée améliorait son humeur liée à la sérotonine ainsi produite dans le cerveau. Donc le soir, au moment de la représentation, il planait littéralement, saturé de cette hormone qui l'aidait à la fois à se calmer et à atténuer le sentiment de dépression.

Oui, je suis le pote de Fitz ! ...et j vous jure ! Fois d'Igor Boudjaki, ce gars-là, il a intérêt à être connu...et pas seulement sur les affiches miteuses du Wessley Theater! Ni pour ses caprices glucidiques.

Je lui ai déjà dit : « Toi, Fitz, tu as la carrure pour tenir quatre ans à Broadway dans une comédie musical du genre « Tip top » ou « Goodtimes » de Charles Dillingham

Oh oui ! Je le vois bien dans les Ziegfeld Follies ! Il serait GE-NIAL !!!

La Norma elle dirait seulement qu'il est tout juste bon à jouer le vieux cheval du général Custer ! Elle ne peut pas supporter qu'un homme lui vole le haut de l'affiche. Elle est une vraie teigne dans ces cas- là ... !

Mais finalement, on se ressemble, Fitz et moi ! On est des artistes ! Et des vrais !

Lui il est acteur à New York, moi, Igor Boudjaki, je suis agent artistique à



Hollywood ! ...enfin à Sunnyfalls, une gran.... Une ville moyenne dans la banlieue de Los Angeles...

J'ai bien connu Chaplin à ses débuts... enfin j'ai bien connu un ami qui avait un copain dont le cousin était un assistant de Monsieur Charlie Chaplin...Là je reste discret sur mes rapports avec mon ami Charlie ! Restons modeste par un mensonge de complaisance !

Eh bien j'vous jure, si l'ami Fitz, il travaillait un peu son art.... Il aurait quelque chose à voir avec Chaplin ! ...

D'ailleurs je vais lui en parler...pas à Chaplin hein ! ... mais à Fitz et vous verrez ce que vous verrez ! ...On en reparlera de Fitz Bowling ! ! J'ai du flair moi !

“Igor Boudjaki and Co Paramount Picture sole agent of the genial Fitz Bowling” ! Wouah ! Quelle belle affiche ça ferait !

5 février 1931

Décidément Fitz Bowling n'était pas fait pour jouer dans ce théâtre miteux avec cette Norma Allison qui l'humiliait à chaque représentation. La façade du théâtre était assez étroite comparé aux autres établissements de la rue. Coincé entre une bijouterie et une confiserie délicieuse déjà de par sa vitrine multicolore. Le porche fait un peu moins de sept mètres de large avec un espace sur le côté pour la billetterie. Cette devanture était toujours recouverte de grandes publicités pour les productions qui s'échelonnaient régulièrement toute l'année. Venait ensuite un couloir d'environ vingt-cinq mètres de long qui permettait de rejoindre la salle. Le lobby comprenait des panneaux de faux marbre masqués en partie par des miroirs piqués de points noirs tout autour des cadres. Quelques bas-reliefs reproduisaient maladroitement des scènes de vie et des masques « à la grecque ». Dans le foyer, des peintures et des décors de style pseudo art nouveau recouverte d'une horrible peinture noire qui s'écaillait à plusieurs places. Il y avait eu à l'époque un dôme de verre et quelques vitraux préservés par une couche de crasse ancestrale. Après avoir franchi le foyer, les spectateurs entraient dans ce qu'on appelait « la promenade », un couloir cintré communiquant avec la salle parallèle à la rue et dont le sol était recouvert d'une moquette qui hésitait entre le brun et le rouge grenat. L'auditorium était constitué d'une fosse d'orchestre très sombre, d'une mezzanine et d'un balcon flanqué d'une douzaine de loges très étroites qui ressemblaient plus à des



confessionnaux d'église. L'arche au-dessus de la scène comportait une grande fresque représentant curieusement des scènes de la guerre d'Indépendance ! Il réussissait parfois à se morfondre et c'était mauvais pour la qualité de son jeu.

C'est vrai que le défaut de Fitz n'arrangeait rien ! Les sucreries lui collaient à la peau, c'était une évidence, au sens propre comme au sens figuré. La boutique du confiseur était devenue son port d'attache. Mais le vendredi, juste avant la dernière d'Othello, ce fut le paroxysme de la déconfiture ! En fait, « Othello » c'est la pièce la plus triste de William...mais pas au théâtre Wessley de New York !

Moi, je dis qu'il y a deux manières de passionner la foule au théâtre : par le grand et par le vrai. Le grand prend les masses, le vrai saisit l'individu et là, vous allez comprendre ce que signifie « saisir » quand l'ami Fitz a décidé de péter un câble et de saboter le jeu de la Norma. Leurs relations se détérioraient de soir en soir. Et ce fut là le plus haut sommet où l'on monta le génie comme des œufs en neige : atteindre tout à la fois le grand et le vrai, le grand dans le vrai, le vrai dans le grand, comme

Shakespeare, quoi ! C'est là, dans le dernier acte de la pièce, que le destin de Fitz Bowling allait changer du tout au tout et la carrière de Norma Allison sombrer dans les derniers dessous de la déchéance artistique. Vous parlez d'un déboulonnage ! Elle était décidée à soumettre une motion dérogatoire à la direction du théâtre pour ne plus devoir jouer avec cet enfoiré de Fitz ! Il ne pouvait que la desservir en la ridiculisant. Pour elle, il était nul et juste bon à jouer de l'épINETTE dans les couloirs du métro ! Deux minutes, il ne fallut que deux minutes pour envoyer William aux confins du burlesque ! Amalgamer deux qualités aussi énormes, il n'y avait qu'une personne pour le faire : mon ami Fitz qui démontra au monde du théâtre qu'il était possible d'atteindre tout à la fois le grand et le rire, le vrai rire, celui qui vous tient aux tripes et qui vous remonte à la gorge chaque fois que vous repensez à la scène délirante qui l'a déclenché. Et là où les choses grandes et les choses burlesques se croisent, l'art est complet et prend son essor !

Avant sa rentrée dans l'ultime scène du dernier acte, Othello, alias Bowling doit remettre une couche de fond de teint pour réajuster son maquillage mauresque. Trop pressé d'engouffrer une poignée de popcorn au miel, il trempe la paume de la main droite dans le pot de grimage et se l'étend dare-dare sur la tronche tandis que, de l'autre main, il plonge dans le sac de maïs soufflé et déboule sur le plateau les joues gonflées par les grains de popcorn dont certains lui collent encore à la main. Des-démone, alias Norma Allison pouvait



s'attendre au pire !

– Qui est là ? Othello ? demanda Desdémone les yeux rivés sur les traînées blanches barrant le visage de son partenaire ! Déjà elle haussait les sourcils.

– Qui est là ? ... (silence)... Othello ? ...

Rien, pas un son ne sortait de la bouche de Fitz... les grains de maïs l'étouffaient ! C'est qu'il en avait enfourné ce bon Fitz ! Il essayait de mastiquer, mais n'y parvenait pas !

Il ne dit rien et fit un signe de la tête que c'était bien lui, Othello !

– Voulez-vous venir au lit, monseigneur ? Lui demanda Desdémone qui se dirigea vers son amant de scène qui n'avait toujours pas pipé un son ! Elle lui tapa une bonne fois dans le dos pour essayer de le dégager de la gorge, mais elle frappa si fort qu'elle le fit valser directement sur le lit dont les pieds s'affaissèrent tout d'un coup sous le choc inattendu ! Ce plumard n'était pas conçu pour recevoir aussi âprement un tel plaquage ! Sur le coup Desdémone ne put se mouvoir, recracha tous les grains de maïs sur le couvre-lit bleu ciel et macula les draps roses du fond de teint en question ! Les spectateurs ne savaient pas s'il devait rire ou pas ! Aucun murmure ne se répandit dans la salle. Seule Norma fulminait, lui jetant des regards crapuleux et électriques !

– Avez-vous prié ce soir, Desdémone ? Lança Othello d'une voix rauque, encore sous le choc et balayant les particules de bouillie alimentaire qui recouvrait son pourpoint noir !

– Oui, monseigneur ! ... lui répondit Norma d'un ton tranchant, outrée et humiliée par l'attitude inqualifiable de son partenaire.

– Si vous vous souvenez de quelque friandise que la grâce du ciel n'ait pas encore absoute, implorez- la vite !

Clairement il s'était fourvoyé dans son texte, encore troublé par la scène précédente !

– Hélas ! Monseigneur, que voulez-vous dire par là ?

C'était effectivement dans le texte, mais cette phrase prenait un tout autre sens à la vue de la situation et là on entendit quelques rires encore discrets mais qui se communiquaient très vite à l'assistance !

– Heu ! ...heu ! ... heu ! ... là notre Fitz était coincé...allait-il redonner le



texte original ou embrayer sur une improvisation qui l'aurait condamné aux yeux de Miss Allison ou bien continuer à gagner le rire des gens ?

Au point où il en était, valait mieux continuer dans la pochade ! C'est en tout cas ce que, moi, Igor Boudjaki j'aurais fait !

– Allons ! Faites et soyez brève, vous voyez bien que j'étouffe et que si je ne bois pas un verre d'eau je vais y passer ! Alors, Desdémone, je ne voudrais pas tuer ton âme sans qu'elle fût préparée. Non ! Le ciel m'en préserve ! Je ne voudrais pas tuer ton âme.

– Vous parlez de crever, Fit...Othello ! ...

– Oui, j'en parle et difficilement encore ! Ces flocons de maïs m'ont ravagé la trachée !

– Alors que le ciel ait pitié de moi !

– Amen ! De tout mon cœur !

– Si vous parlez ainsi, j'espère que vous ne me tuerez pas car je vais passer dans la minute qui suit si on ne ferme pas ce fichu rideau de scène !

– Et pourtant, j'ai peur de vous et en même temps vous me faites gerber ; car vous êtes fatal quand vos yeux roulent ainsi. Pourquoi aurais-je peur ? Je voudrais rentrer en coulisses et ignorer cette faute !

– Pense à tes péchés, espèce de garce !

– Ce sont les tendresses que j'ai pour vous ... Mais ôtez- vous de ma vue, espèce d'abruti, vous puez la guimauve, flairez la pastille de menthe et transpirez du sirop de groseille ! Je pars puisque je ne peux plus blairer votre face de mioche caramélisé... !

Et là ce fut la fin, le rideau s'abaissa comme une guillotine ! La foule hurlait de rire. Elle lançait çà et là des programmes, des bonnets, des chapeaux !

La salle se vida. Il ne restait plus qu'un seul spectateur, un homme élégant, pas très grand, le sourire qui laissait entrevoir des dents blanches, les cheveux poivre et sel.

Quand tout le monde fut parti, il se leva calmement en sifflotant, monta sur le plateau, passa par la coulisse côté jardin, se dirigea vers Fitz désolé et en pleine déconfiture, appuyé contre le montant du cadre de scène. Le petit homme endimanché lui tendit la main et serra la sienne très chaleureusement comme s'il



voulait lui faire passer toute son amitié et lui dit enfin :

« Monsieur Bowling, c'est bien dommage pour ce cher Shakespeare, mais vous m'avez fait beaucoup rire ! ... Si vous êtes libre, je vous engage pour mon prochain film que je prépare en ce moment ! »

Fitz Bowling n'en revenait pas ! Cet homme avisé qu'il avait fait rire en assassinant ce brave William n'était autre que Charlie Chaplin ! Il était venu à Londres pour la première des « Lumières de la ville » Il allait défier le tout Hollywood ! Sa carrière prendrait un tournant décisif.

Los Angeles 7 avril 1931

À l'automne 1917, Chaplin fit donc construire son studio à l'angle de Sunset Boulevard et de La Brea Avenue. Il le fit ériger sur un terrain qu'il avait acquis. Mais les bourgeois du quartier ne croyaient pas du tout à la rentabilité et au professionnalisme de sa propre industrie cinématographique. Charlie fit décorer la façade du studio en lui donnant l'aspect d'une rangée de cottages anglais. Le premier film qui fut tourné dans ces studios s'intitulait « Une vie de chien » !

À l'époque, moi, Igor Boudjaki, je ne connaissais pas encore l'ami Fitz. En 1918, J'avais dix-neuf ans ! Chaussé de ses godasses incroyables, Charlie parcourait l'allée centrale qui conduisait au studio. C'était le jour où il avait décidé d'imprimer sur le ciment encore humide la marque indélébile de ses pas. Il signa et datant l'événement du bout de sa canne. Ce fut aussi l'année où le « terrible écossais » Eric Campell fut tué dans un accident automobile. Chaplin savait créer pour cet acteur géant des maquillages méphistophéliques, avec barbe énorme, moustache et sourcils lui bouffant le front ! Chaque fois qu'il surgissait devant moi, j'avais un frisson. Son regard pénétrant et sa carrure hors normes me surprenaient toujours, mais dans la vie c'était un gars charmant et courtois !

Chaplin avait compris l'intérêt qu'il pouvait retirer du comportement comique des chiens. On ne peut pas dire qu'un chien fasse partie des accessoires d'un film et pourtant, c'est moi qui lui dégottai un cabot qui avait le sens de la comédie !

« Tu sais, Igor, ce que je cherche vraiment c'est un bâtard qui ait assez



faim pour être drôle quand il mange !»

J'avais quadrillé toutes les rues de Los Angeles pour dénicher ce clébard. Rien, pas un chien errant ! A croire qu'ils étaient tous à la fourrière ! Et effectivement, rentré bredouille de mes investigations canines, Monsieur Chaplin m'envoya direct à la fourrière de la ville ! Mais je ne savais pas exactement le type de cabot qu'il espérait ! Alors j'ai emprunté un des fourgons qui se trouvaient dans le hangar des véhicules de la production et j'ai filé à la fourrière ! J'en ai ramené pas moins de vingt et un ! Je ne vous dis pas ce que le voisinage a râlé. De ce fait je n'en ai gardé que douze, les neuf autres, je les ai relâchés dans la nature ! J'avais repéré un plus futé parmi eux ! Il s'appelait Mut ! Il faisait l'affaire ! Devant la caméra, c'était un vrai cabot ce chien ! Il connaissait tout le monde et adorait se dandiner dans la rue en forme de T qui restera le décor central des films de Chaplin pendant vingt ans ! Avec des variantes bien sûr ! Et Mut, il fera partie des murs des studios jusqu'à sa mort !

Les autres chiens errants, on les retrouvera par hasard lors des tournages en ville devant le Palace Market. J'avais essayé de préparer les scènes dictées par le boss avec les chiens ! C'était un casse-tête. Finalement je les tenais dans un enclos mobile et, au moment de lancer la caméra, je les libérais. Ils se barraient à fond de train pendant que Rollie Totheroh et Jack Wilson les suivaient dans des courses qui me faisaient hurler de rire ! Le comique était des deux côtés de la caméra !

Je n'allais pas rire longtemps ! Les chiens devenaient de plus en plus agressifs au fur et à mesure des tournages ! Ils étaient devenus de véritables enragés !

Chaplin, dans son humeur changeante me déconcerta lorsqu'il me demanda de trouver une solution pour les calmer ! Je ne trouvai rien d'autre que de les piquer avec de l'ammoniac ! Chaplin fut satisfait du résultat et me nomma second assistant auprès de Charles Reisner que tout le monde appelait « Chuck ».

En dehors de ça, ma vie aux studios était ce que j'avais rêvé de mieux ! Travailler pour mon ami Charlie me ravissait car je sentais qu'il connaissait son affaire ! Il gérait son personnel de main de maître et il ne fallait pas plaisanter, même dans les scènes les plus comiques !

Je me souviens, Fitz ! Il arrivait le matin dans une voiture noire et brillante conduite par un chauffeur en grande tenue ! Une maison de cottage lui tenait lieu de bureau, juste à côté des studios de tournages aux toits de verre,



indispensables pour l'éclairage. Le soleil californien y pénétrait pleinement et constituait à l'époque, la seule source de lumière...

Tout a bien changé mais je le vois encore, coiffé d'une casquette, vêtu d'un costume trois pièces très british avec cravate, il descendait de voiture, sortait de sa poche le trousseau de clés. Il ne s'agissait pas des clés de la porte d'entrée, car son secrétaire était déjà là depuis un bout de temps. C'était les clés du coffre-fort !

L'employé quittait la pièce, tandis que Chaplin, se frottant les mains et se lissant les cheveux, allait commencer une journée très active. Il s'asseyait à son bureau tandis qu'une secrétaire au petit chignon sortant d'un autre pavillon venait lui apporter la pile de courrier du jour, le présentait à son patron qui le déposait sur son bureau. Une petite tape amicale sur la joue ponctuait le travail de la demoiselle qui partait aussitôt vers d'autres tâches administratives, toute heureuse d'avoir vu Monsieur Charlie !

Chaplin, se frottait de nouveau les mains, jetant un dernier coup d'œil vers la charmante secrétaire. Il ouvrait quelques lettres dont certaines étaient parfumées. Son visage souriait ou se renfrognait selon la nature du courrier qui lui était adressé par des fans élogieux ou des fournisseurs avides d'être payés ! Ça, c'est ce qu'on racontait entre employés mais moi, je n'étais pas là pour vérifier si tout ce qui se disait était vrai ! J'avais plaisir à le croire !

Cependant dans le grand hall qui servait de studio, où je guettais l'arrivée du patron avec l'acteur Henry Bergman durant plus d'une heure, toute l'équipe de tournage attendait l'arrivée de son metteur en scène. Assis sur des chaises, au milieu de l'immense plateau encore vide, nous discutions entre nous, ou bien nous relisions le scénario du jour.

C'est Joe van Meter, le régisseur qui, le plus souvent, traversait l'allée qui conduisait au studio en saluant l'ensemble du personnel qui commençait à s'affairer en le voyant arrivé avant qu'il vienne nous rejoindre. Alors imagine ici la scène, Fitz ! Une vraie pantomime ! Je me dirigeais comme un malade vers les studios et hurlais : « Il arrive ! » Ça résonnait dans le grand hall encore vide. Chacun regagnait alors son poste dans la seconde même ! Quelle scène ! On ne voyait plus personne dehors. Les bureaux, salles de montage et autres locaux étaient investis par toute l'équipe.

C'était un peu la panique sur le plateau de tournage car souvent rien encore n'était prêt !

Un jour, le patron qui m'avait cédé le trousseau de clés se dirigea vers un gros coffre-fort à porte noire. J'ouvris ouvrit la double porte et en sortis,



quelques instants plus tard avec la paire de godillots élimés du personnage de Charlot ! Cette tâche me fut dorénavant réservée quotidiennement !

Je pris les godasses à la fois avec précaution et dédain, les déposai sans délicatesse derrière Chaplin qui était toujours occupé à lire son courrier.

Outré du mauvais traitement que son ami avait infligé à ses godasses, Charlie saisit rapidement un coussin du fauteuil en face de la fenêtre du bureau, le posa délicatement sur le sol et y plaça la paire de chaussures tout en douceur !

« Traite-les avec délicatesse, Igor ! C'est un trésor ! » Me fit remarquer mon « maître » !

Ensuite, fièrement, il reprit sa casquette, l'ajusta sur la tête, lissa les mèches de cheveux qui dépassaient, saisit mon crâne dégarni, l'inclina face à lui (hé oui ! Chaplin était petit de taille) et esquissa un bref baiser sur le haut du front avant de me demander de poursuivre la lecture du courrier et d'éventuellement y répondre dans la mesure de mes possibilités et si ce n'était pas trop personnel !

Chaplin sortait de son bureau et se dirigeait vers les studios ! Souvent, on le voyait par les fenêtres du hall, il flânait quelques instants dans le jardin d'arbres fruitiers et cueillait l'un ou l'autre fruit qu'il goûtait avidement ! Même les citrons ! Ensuite passait devant la piscine ou quelques machinistes qui remplissaient le bassin ne manquaient pas de l'arroser. Ce gag, il le reprendrait peut-être des années plus tard dans l'un ou l'autre film !

Trop de gens étaient inactifs dans ce studio. On jouait avec le chien Mut ou bien on épluchait les dernières nouvelles et les potins d'Hollywood dans les journaux !

Chaplin les surprenait comme des voleurs de temps et, aussi vite, chacun reprenait son activité comme si de rien n'était.

Parfois j'accompagnais les techniciens de la photographie qui développaient les négatifs, les rinçaient sur des cadres en bois que l'on plongeait dans différents bains. Les employés qui réalisaient ce travail étaient gantés jusqu'aux coudes et portaient de longs tabliers de caoutchouc. Ces bains duraient plus ou moins vingt minutes. Venait après le séchage des négatifs sur de grands tambours ajourés ! Je détestais cette odeur d'ammoniac qui se dégageait par la chaleur.

Au début de la création des studios, dans la pièce voisine où je passais des



heures avec Henry Bergman et Chaplin lui-même, se dressait la longue table de montage se composant d'une série d'étagères compartimentées pour classer chaque scène avant le montage selon un ordre établi par rapport au déroulement de l'action. Plusieurs enrouleurs étaient fixés pour l'assemblage des séquences sur les bobines.

De retour sur le plateau, le Boss discutait avec nous sur les scènes et nous prenions des notes directement sur les copies du scénario.

« Tu sais et là tu verras, c'est très drôle : souvent monsieur Chaplin montre lui-même comment il faut jouer la scène : la façon de secouer la tête d'un partenaire, les marques des différents intervenants, leurs déplacements et les mouvements. Tout doit être synchro !

Tu verras, Fitz, il est très exigeant ! Si tu savais le nombre de fois qu'il fait recommencer les scènes ! C'est fou ! Et parfois il reste des heures à chercher une idée dans un coin ! Et nous, on reste là à attendre que ça lui ait fait tilt ! »

Je voyais les yeux de Fitz s'écarquiller de stupéfaction à tout ce que je lui racontais sur Chaplin ! Il ne pipait pas un mot, encore maladroit dans ce monde extraordinaire mais cruel !

« Tu sais, même le maquillage, c'est lui qui le prépare surtout pour les jolies jeunes filles qu'il dirige ensuite pour des tests ! Fais gaffe aux tests, Fitz ! Il t'a à l'usure ! N'fait pas lâché ! Il est à côté de la caméra et t'as intérêt à le regarder en même temps que tu joues car il mime tout ce que tu dois faire ! Et si tu ne le regardes pas c'est l'engueulade assurée ! Et mode de rien, tu l'as devant toi toute la journée, habillé en vagabond et, le soir, quand il enlève sa défroque et qu'il réenfile ses costumes trois pièces, ben c'est un autre homme, j'te jure ! Normalement il devrait rentrer bientôt ! Alors soit bon d'ici là ! C'est un artiste fort surchargé qui n'a pas le temps de s'enticher de collaborateurs minables et incompetents. En plus, l'ami, il paraît qu'il en a marre de tourner des comédies en deux bobines. Quand il sera rentré il lui faut des histoires qui doivent être claires, sinon comme il dit : « les films saucisses c'est fini ! Le public ne marche plus ! »... Des gags, il va falloir trouver des tonnes de gags...et ça c'n'est pas non plus d'la tarte, Fitz !

– N't'en fais pas, Igor, j'saurai bouger mon cul de débile ! Ah ! ah ! ah !

Studios Chaplin Los Angeles mai 1932



Dès qu'il franchit le portail des studios Chaplin, Fitz Bowling tomba sous le charme d'une jeune actrice qui, en guise de petit déjeuner, se farcissait un énorme baba recouvert d'une montagne de crème fraîche. Était-ce pour la fille ou le gâteau au rhum que Fitz roulait des yeux ! Peu importe, il était là, heureux de son sort...la fille s'appelait Edna !

Il n'avait pas encore rencontré Monsieur Chaplin mais son assistant Harry Crocker qui était resté à Los Angeles pendant que son patron poursuivait sa tournée promotionnelle de « City Lights » à travers toute l'Europe, l'Orient et notamment le Japon et la Chine qui avait littéralement fasciné le petit homme au chapeau melon !

Entre mars et avril 1931, Fitz végétait de studio en studio apprenant par l'un ou l'autre les ficelles du métier en assimilant les expériences et les commentaires des différents collaborateurs du maître, attendant son retour pour de prochain tournage. Donc Bowling n'avait toujours pas rencontré Chaplin. « Les Lumières de la Ville » avait épuisé le cinéaste et le tourbillon mondain à travers l'Amérique, l'Europe et l'Asie l'exaspérait.

Le studio avait donc cessé ses activités et Henry Bergman acteur et assistant de Chaplin se plaignait à qui voulait l'entendre, et notamment à Fitz, du maigre salaire de soixante-quinze dollars qui lui était octroyé. Bowling, lui, n'avait encore touché aucun cent ! Il était mal tombé ! Il ne travaillait pas ! Il faisait ses classes ! Tous ses collaborateurs priaient Monsieur Chaplin de revenir à Hollywood

Alfred Reeves, directeur général de la Chaplin Film Corporation avait envoyé un message à Carlyle Robinson, l'attaché de presse de Chaplin, comme quoi en relation avec la crise qui frappait l'industrie cinématographique il avait dû réduire le groupe en gardant « un collaborateur nouveau et efficace » en la personne de Fitz Bowling chez qui, également, il avait pu observer de grandes dispositions pour la comédie burlesque ! Mais seul le patron était à même d'en juger dès son retour !

La tournée de Chaplin avait commencé en Virginie et lorsqu'il revint aux États-Unis, il passa par la Caroline du Nord, le Kentucky, le Tennessee et le Mississippi. C'est après un bref repos à la Nouvelle Orléans qu'il rentra à Los Angeles après un crochet par le Texas. Début mai 1932, le patron était de retour à Hollywood.

Mon ami était ravi et stupéfait du résultat de ses prestations ! Il était bien le seul ! En fin de répétition, on n'avait encore rien tourné depuis le début de la



matinée quand ce fut l'heure du déjeuner. Toute la troupe se dirigea dans la belle maison de Syd et Fitz ne quittait pas Edna d'une semelle ! Moi je n'osais rien dire, par discrétion, surtout en présence du patron, mais il n'était pas très souhaitable que Fitz continuât à draguer ouvertement mademoiselle Purviance. Chaplin n'avait encore rien remarqué du manège alors que Edna jouait les fausses l'indifférente. Son sourire en disait long ! Soudain Charlie se tourna nerveusement vers Fitz et lui lança en piquant un sandwich sur la table : « C'est vous Bowling qui m'avez bien fait rire à New York ! Boudjaki m'a parlé de vous ce matin pendant que je me maquillais ! Vous avez de la chance de travailler ici, j'espère que vous ne décevrez pas la production ! »

Il le toisa de la tête au pied, tandis que dans son dos je faisais mille grimaces pour obliger Bowling à répondre au patron ! Mais il était trop impressionné pour ouvrir la bouche ! Fitz était absolument époustouflé de déjeuner avec celui qui l'avait tant fait rire sur l'écran ! C'était déjà un mythe pour lui, il n'aurait jamais assez de tous ses doigts et de toute la surface de son corps pour se pincer à l'idée de vivre, ne fut-ce qu'un instant, avec son idole ! Et là il allait jouer avec lui, pour lui, manger à la même table et respirer le même air ! Fitz était littéralement tétanisé ! Jamais toutes ses sucreries ne lui avaient procuré autant de plaisir !

« Vous savez, Bowling, reprit Chaplin tout aussi agité, moi le théâtre, je n'y retournerai jamais ! Il faudrait vraiment que je n'aie plus un sou...mais même pour dix mille dollars je ne reviendrais pas sous les feux de la rampe ! »

Ce que rétorqua Fitz lui vint aux lèvres sans qu'il en soit conscient ! Une sorte de voix automatique indépendante de sa volonté l'obligea à articuler sans trop bredouiller

« Pourtant, Monsieur Chaplin vous étiez bon comédien chez Monsieur Karno !

« Vous avez raison, Bowling Et j'apprécie votre remarque... c'est vrai, sur scène j'étais à ma manière un très bon comédien. Dans les shows et les spectacles de ce genre ! Mais je n'étais pas fait pour débiter du Shakespeare... même comme vous Bowling en faisant rire vos spectateurs même dans les moments les plus tragiques ! Moi, je n'avais pas le métier, je ne racolais pas comme un acteur doit savoir faire ! Parler au public, je ne le pouvais pas ! Non, jamais ! J'étais trop artiste pour ça ! Et sachez Fitz que je suis un homme austère ! Je fais rire, mais je suis un homme austère ! »

Là- dessus il jeta sa serviette sur la table et quitta la pièce ! On ne le revit



plus de tout le repas.

Quand toute la troupe regagna le studio, Chaplin était assis face au dossier de la chaise sur lequel il avait posé ses bras croisés. Il y planta le menton, le regard sombre et absent. Il ne réagit pas à notre venue.

Fitz me fit remarquer qu'il était toujours comme ça lorsqu'il cherchait une idée pour une scène. Il devait être devant un vrai mur de briques, fixé sur un point mort où l'histoire piétine ou s'embourbe. Il leva la tête fit signe à Henry Bergman de l'accompagner dehors ! Nous, on restait assis à attendre que le crâne de notre patron accouchât d'une nouvelle idée qui allait redynamiser notre travail !

Lorsqu'il revint, au bout d'une petite heure, suivi de Bergman, il riait aux éclats et portait à bout de bras deux gros sacs de sucreries en tout genre ! C'était génial, le patron avait une nouvelle idée !

Mon ami Fitz considérait Chaplin comme un vrai guignol, une sorte de funambule qui se retrouvait toujours au bout d'un fil invisible et qui s'élançait comme un elfe.

Fitz aurait voulu voler comme lui mais son propre poids l'en empêchait, son métabolisme s'altérait de jour en jour ! Il avait repris le régime des sucreries ! Son stress émergeait de nouveau à cause de la présence de Chaplin ! Le cadeau était trop beau ! Bowling se sentait complètement désemparé devant son nouveau maître ! Il en perdait tous ses moyens ! Il gaffait, se plantait magistralement ! Mais cela ne faisait rire personne ! Encore moins le père de Charlot !

Bowling en était arrivé à engloutir démesurément six litres de crème glacée par jour ! Je n'y pouvais rien ! Son fil à lui cassait à chaque fois et, de l'élan qu'il manifestait avant chaque prise, il ne restait qu'une baudruche maladroite et désarticulée. Mon ami, mon cher ami retombait désespérément dans le tragique de sa condition humaine, dans le vertige et la nausée !

Chaplin le surnommait « honeypuppet » ! Le pantin de miel ! Il commençait par éclater de rire par saccade en inspirant profondément, par la suite, ce rire nerveux se changeait en colère terrible !

Il le traitait de « taré » d'« espèce de bâtard taré » de « face d'abruti » ou encore de « Crétin empaillé » ! Il perdait totalement le contrôle de lui-même devant son petit monde éberlué ! Se calmant presque aussitôt, saisissait le bras de Fitz, s'excusait de son emportement et prétextait qu'il se mettait dans des



états pareils pour faire passer son énergie et faire comprendre aux acteurs qu'ils devaient donner tout ce qu'ils avaient en eux sans être décontenancés quoi qu'il arrivât ! Tout se passait sur quelques mètres carrés du studio et rien de ce qui se passait à la périphérie ne devait les distraire.

Il se retournait de plus belle contre l'auteur de sa colère : « C'est votre faute aussi ! ...je regrette Fitz, mais vous ne faites rien pour que ça fonctionne ! ...je ne voulais pas crier... je me suis un peu oublié ! ... Mais n'oublie pas, Bowling, que c'est moi qui te paie ! Alors la pauvre poupée de miel, rouge de honte, filait dans les toilettes et vomissait le glucose qu'il avait ingurgité avant de se rendre sur le plateau ! Ensuite il s'enfila le contenu entier d'une bouteille d'eau. Déjà fatigué, essoufflé comme un vieux buffle, il revenait sur le plateau et se planquait dans un coin derrière des décors démontés. Souvent j'allais le soutenir, lui parler, lui faire comprendre qu'il avait une chance exceptionnelle de travailler avec ce génie de Chaplin ! Lui il s'en foutait et je rageais de le voir amoindri par cette drogue de sucrerie !

Un jour, alors que Fitz était au bord de la syncope, Chaplin s'approcha de lui et lui dit très tendrement mais avec un brin d'ironie : « Vous savez Fitz, vous me rappeler une des marionnettes Walton's que j'admirais dans mon enfance à Londres : vous êtes une caricature vivante. Vous avez une grosse tête avec un petit corps de poupée ! Vous faites des entrechats mais vous rater toujours le salut final ! C'est insupportable ! Vous ne pouvez plus vous laisser aller de la sorte, gaspiller votre talent ! Je vous ai donné une chance en vous tirant de ce vieux théâtre minable de New York, ce n'est pas pour que couvriez de vomis le plateau ou vous devriez être le meilleur de tous ! »

Chaplin était lui aussi un pantin, mais un pantin sentimental ! Moi j'avais dit un jour à Edna que Charlie était une mécanique greffée sur du vivant !

Fitz, ça ne le faisait pas rire du tout ! Charlot faisait s'esclaffer ou chialer les petits et réfléchir les grands. C'était pour lui un art de vivre qu'il essayait de faire passer à coups de pieds au cul s'il le fallait !

« Pour moi, me disait-il souvent, le rire est un combat permanent contre les angoisses des hommes, les horreurs de ce monde. »

Quand parfois je parlais avec lui entre deux prises, je percevais dans son regard une volonté de vie plus forte que la mort, tout ce qu'il touchait d'inanimé s'animait soudain.

Charlot était la marionnette de Chaplin, les autres acteurs celle de Charlot



! Comme Dieu dans sa création ! Mais pour l'instant, il avait brisé les fils de Fitz complètement amorphe ! Plus de fil, plus de main dans la gaine. Tout son corps était flasque, restait immobile, prostré dans son gouffre de désespoir ! Mon ami se sentait broyé par des engrenages dont le rouage lui échappait.

Il aurait fallu une sorte de palingénésie (joli mot, non !?), une renaissance pour ce bon ami Fritz qui ne parvenait toujours pas à décoller dans le cinéma avec ou sans candi barre ! Il y a des gens qui doivent fournir beaucoup d'efforts pour obtenir un faible résultat ! C'était le cas de Fitz ! Je pense qu'il ne croyait pas à son talent et se gointrait sans cesse d'ersatz sucrés, croyant compenser un manque de confiance en soi !

J'avais pensé faire venir Norma Allison, son ancienne partenaire du théâtre Wessley. Je lui avais même écrit relatant l'état lamentable de Fitz. J'en avais remis une bonne couche en l'implorant de se pointer dare-dare à Hollywood car « son ex » n'en n'avait plus que pour quelques jours !

Un beau matin je reçus sa réponse par un câble ! Réponse laconique contenant à elle seule son mépris le plus profond pour mon ami : « Je n'en ai rien à foutre ! Qu'il crève ce petit sucre d'orge ! Le monde du spectacle l'aura bien vite remplacé ! »

On ne pouvait pas être plus clair ! Norma, quant à elle, avait pas mal réussi sans Bowling !

J'avais lu dans le New York tribune qu'elle avait épousé Gary Weston, un acteur qui passait son temps à se détendre en compagnie de jeunes beautés du théâtre ou du cinéma. Un soir, il est allé applaudir Norma qui interprétait la caricature d'une des sorcières dans Macbeth !

Elle l'avait fait marrer ! Maquillée comme un épouvantail, elle remuait le popotin avec insistance et sa voix de crécelle l'avait interpellé. La vie amoureuse de Weston passait par des cycles. Il fréquentait les nymphettes pour leur grâce et leur fascination à côtoyer des gens de cinéma et les femmes d'âge mûr pour leur argent et la sécurité domestique !

Tantôt il était plein de vigueur et tantôt complètement navrant de maladresse ! Ce qu'il ne savait pas, c'est que Norma fréquentait également le milliardaire James Oldfield un personnage qui considérait Miss Allison comme un demeurée et qu'il voulut faire enfermer pour ne plus devoir lui verser l'argent qu'elle lui avait soutiré dans un chantage au trafic d'armes découvert au cours d'une réception mondaine et bien arrosée de Manhattan !



Gary Weston arracha Norman des griffes de ce truand de luxe et s'enfuit avec elle en Pennsylvanie ! Au bout de six mois ils revinrent à New York car le gangster milliardaire avait été abattu sur le pont de Brooklyn dans un règlement de compte crapuleux !

Pour l'instant, elle n'avait pas encore tourné un seul film mais cela ne tarderait pas selon les journaux de la côte Est !

J'avais informé Fitz de ma démarche, croyant lui remonter le moral. Je le vis réagir dans le bon sens... enfin dans un premier temps, presque aussitôt, il sombra de nouveau dans un état gommeux, tandis qu'il me demandait de la rechercher dans tout Hollywood ! Ce que je lui promis rien que pour l'encourager à remonter la pente, mais ce que je n'avais pas du tout envie de faire ! Mon travail d'assistant sur le nouveau film de Chaplin ne me laissait guère de loisir !

Le cœur battant, Fitz se promenait sur Sunset boulevard et sonnait à toutes les portes des belles villas, propriétés des acteurs célèbres et moins célèbres du milieu cinématographique. Il se faisait jeter de partout !

Carter De Haven l'autre assistant avec qui je préparais le tournage des « temps Modernes » me fit part au cours d'une séance de travail qu'il avait croisé Fitz sur le boulevard des stars en train de réciter des tirades d'Hamlet, substituant chaque fois le nom d'Ophélie par celui de Norma et tout cela en dévorant une tarte aux ananas couverte de crème fraîche ! La bouche pleine il essayait de s'introduire dans des propriétés privées, au cas où Miss Allison lui ouvrirait la porte comme dans un conte de fée et lui aurait susurré : « Ah ! Fitz, je n'attendais plus que toi ! »

Pauvre, pauvre Fitz Bowling !

A neuf heures tout le monde était réuni dans la salle de danse où le soleil était déjà correct pour tourner. Chaplin investit le lieu et appela Edna Purviance qui était en pleine conversation avec l'ami Fitz. Lorsque mon ami vit le patron il se leva et se dirigea vers lui pour se présenter. Chaplin ne le remarqua même pas et s'assit entre deux caméras déjà braquées sur le plateau, ferma les yeux et se boucha les oreilles. Fitz crut que c'était à son intention que le metteur en scène marquait un refus de l'écouter. Bowling se tourna vers moi et discrètement je lui soufflai à l'oreille : « C'est sa manière à lui de visualiser une idée, c'est comme ça qu'il la voit sur l'écran ! » Syd, le demi-frère de Charlie découvrit l'étonnement de mon visage et me sourit en clignant de l'œil.



Edna Purviance fut découverte par le fameux cow-boy du cinéma Broncho Billy. Elle travaillait au Tate's café de San Francisco. Originaire du Nevada, elle avait fait du théâtre amateur. Fitz la regardait donc sans cesse. Elle était blonde, jolie et semblait sérieuse. Edna nous hypnotisait tous. Son jeu de scène était captivant. Fitz se rendait compte qu'elle ne s'intéressait jamais à lui, trop heureuse avec son Charlie ! Pourtant Bowling décida de lui envoyer une lettre enflammée ! Il ne perdait pas son temps, l'ami Fitz ! Un petit message plein de charme survivrait à la précarité de l'existence de Fitz Bowling.

Il lui avait déclaré qu'il n'avait jamais été aussi heureux. A partir du moment où elle lui était apparue, son cœur battait du matin au soir, rien que pour elle. Personne n'aurait pu le rendre plus joyeux !

Ses paroles, ses tendres pensées, Fitz me les avait faites lire avant de glisser le mot dans le petit sac brodé d'Edna pendant le tournage d'une scène de court métrage dont je ne me rappelle plus le titre. Simplement que Chaplin avait fait construire un important décor représentant un grand café avec une fontaine à l'entrée, de quoi amener quelques désastres burlesques supplémentaires.

Fitz, une fois son audacieuse entreprise accomplie, n'arrêta pas de m'en parler pendant les pauses.

« Tu vois, Igor, imagine-nous assis l'un à côté de l'autre, moi regardant en l'air, elle me lorgnant avec sa petite bouche moqueuse, ses yeux fascinants et songeurs. Et moi, Igor, qui ne peut exprimer mes sentiments. Ce serait tellement merveilleux si j'étais, moi aussi, un vagabond comme Charlot. Je la sauverais d'une bande de gangsters. Je deviendrais le préféré de la famille et je tomberais amoureux d'Edna...

– Et ensuite, Fitz, Brutalement, ton bonheur s'estomperait par l'arrivée du jeune et beau fiancé...

– Je serais alors inconsolable, Igor, et mon découragement serait total !

– Alors tu écrirais : « Je croyais que votre compassion était de l'amour, mais c'est loin d'être vrai car j'ai vu celui qui fait battre votre cœur ! Adieu donc ! »

Moi, j'essayais de le dissuader à poursuivre ses tentatives galantes envers celle que le patron avait choisie pour sienne !

Je restais toujours près de la caméra lors des répétitions des acteurs. Je me tenais dans leur dos pour observer le manège de Charlie. Fitz, une fois de plus



n'était pas du tout dans la scène, il ne songeait qu'à glisser son fiévreux message dans le sac personnel d'Edna qu'elle avait déposé hors champ. Il n'était donc que très rarement dans le cadre de la caméra ! Moi, je n'osais pas intervenir, trop soucieux de manquer les faits et gestes de Chaplin.

C'était le début de la répétition, je voyais bien que Fitz était sous le charme, car jusqu'à l'heure du déjeuner, Chaplin déguisé et maquillé en Charlot expliqua indéfiniment toutes les parties du scénario et mima tous les rôles ! Charlie les fit donc répéter plutôt cinq fois qu'une et même dans les films muets, il fallait dialoguer normalement.

Il montrait tout, changeait sa voix selon le personnage. Il créait tous les rôles et les faisait répéter avant de fixer le sien. Curieusement, Chaplin avait construit son décor sans avoir la moindre idée de ce qu'il allait pouvoir mettre dedans. Parfois, j'avais l'impression qu'il était planté au milieu d'un labyrinthe et essayait d'en trouver la sortie. Cela intriguait Fitz qui ne comprenait pas grand-chose aux trésors d'inventivité de son nouveau metteur en scène qui s'ingéniait aussi à lui apprendre la construction d'un gag avec la plus grande minutie. Il allait plonger Fitz dans des ennuis et l'obliger à s'en sortir. C'était sa méthode pour organiser l'intrigue d'une comédie. Fitz devait acquérir la capacité à retourner la situation en sa faveur en tant que plus « faible ». Fitz allait aussi apprendre à parler avec les objets et les décliner dans des contextes différents à l'infini. Bowling était désappointé lorsque Charlie commençait par représenter une scène telle que tout le monde l'attendait et faisait alors juste autrement. Cela le faisait beaucoup rire !

Il les coachait sur des modes sensiblement différents et lorsqu'il entrait dans la scène, il chamboulait tout. Il était donc nécessaire d'être vigilant et je ne pouvais pas surveiller Fitz en particulier. Il m'échappait complètement ! Edna, elle, jouait et s'investissait pleinement dans le rôle sans s'occuper de Fitz ! Elle ignorait complètement les intentions du jeune premier amoureux de la star montante !

Durant la scène, Fitz salua Edna d'un geste assez mou de la main, une sorte de flexion guimauve ! Edna rougit et cela tombait bien pour le moment de la scène où Charlot entraînait la timide immigrante vers le bureau d'État civil. L'exaltation de l'immigrant que jouait donc Chaplin débarquait sur la terre de liberté et se heurtait à l'opposition d'un agent de l'immigration, alias Fitz Bowling, que je venais de réussir à pousser dans le champ juste au bon moment ! Cependant Mr Chaplin tournait malgré tout un regard réprobateur vers les figurants qui n'avaient pas joué selon ses propres instructions. On refit la prise douze fois. Fitz rentrait fort heureusement de mieux en mieux dans son rôle !



J'en étais ravi et soulagé, car cette séquence aurait pu tourner à la catastrophe et entraîner la colère du patron !

Moi, il fallait que je le familiarise à son nouveau boulot ! Il avait éprouvé par lui-même la difficulté à rencontrer Monsieur Chaplin, même à l'intérieur du studio et que la star refusait d'être dérangée pendant les tournages ni par les vieux amis, ni par les journalistes.

« Moi, je l'appelle Charlie ! » Il détestait qu'on l'interpelât par un « monsieur ». Comme je l'ai déjà signalé, la plupart de ses exigences étaient impossibles à satisfaire. Ça, il fallait que Fitz le sût, lui qui se cassait en quatre au Wessley Theater à New York pour que rien ne foire pendant le spectacle ! À part ses plantages au glucose et ses cascades avec Norma, tout baignait et les excès burlesques qui ne figuraient dans aucun des textes joués collaient bien avec le type de spectateurs qui, dans le quartier ne passaient pas pour être de fins connaisseurs de l'œuvre de Shakespeare !

À l'époque au début des années 1920, j'avais peur que Chaplin ne cultivât une haine féroce à l'égard de Fitz vu son manque de rigueur dans le bon déroulement des tournages.

Son prestige, lui donnait le droit de décider de qui continuerait à bosser ou non au studio.

Ce que j'ignorais, c'est que Fitz avait envoyé une autre lettre à Miss Purviance, un courrier officiel cette fois ! J'ai retrouvé la lettre dans les archives du studio bien longtemps après que la jeune actrice ne quitte le studio vers 1926.

Le papier et l'enveloppe bleus avaient été glissés malhonnêtement entre différentes notes de service, sans doute pour que Charlie mette la main dessus ! Mais le patron n'y avait jamais fait mention

En haut à droite, son auteur s'était inventé un en-tête tapé à la machine :

Fitz Bowling

Assistant et acteur des Studios Chaplin

Los Angeles, 8 septembre 1921

Chère Miss Purviance,



Je vous prie d'excuser la liberté que je prends de m'adresser à vous mais je le fais par la présente avec l'espoir que vous comprendrez ma démarche, vaine à ce jour, d'obtenir dans un des prochains films de Charles Chaplin, dont je crois savoir que vous êtes l'actrice principale. Ne jetez pas cette lettre, elle est sincère et la déclaration qu'elle contient m'a fait longtemps hésiter à vous l'adresser.

Je suis ici depuis bientôt deux mois. Je vous ai croisée le premier jour de mon installation, et mon cœur a aussitôt fondu pour votre beauté et votre élégance. Je sais que vous êtes aimable et généreuse. Aussi je requiers toute votre attention : Edna, je veux jouer à vos côtés et je vous presse de bien vouloir en parler à votre cher Charlie qui vous aime tant et qui a bien de la chance !

Edna, je serai toujours votre plus grand admirateur et je meurs d'envie de vous tenir la main, de vous servir un café et des biscuits dans la scène du restaurant avec Mr Bergman qui est bien brave lui aussi !

Avec toute ma gratitude et mon admiration !

Mille cœurs à vous !

Fitz

Pas du tout à cause de Fitz, je peux m'en porter garant, Chaplin et Edna s'éloignaient l'un de l'autre. Malgré une grande intimité et une fidélité aimante de la part d'Edna, elle réussit à le tromper ! Le grand responsable, c'était le « travail » ! Elle voulait se venger et trouva en mon ami Fitz un moyen idéal pour rendre jaloux le grand Charlie ! !

Il s'en mordrait les dents de l'avoir ainsi négligée ! La vie d'Hollywood et ses innombrables dîners, ses galas avaient également ruiné cet amour. Mais Fitz en eut vite marre des pantomimes d'Edna. Pour provoquer Charlie, elle simulait des évanouissements et c'est Fitz qui la réceptionnait dans ses bras ! Il croyait chaque fois qu'elle allait lui reparler de sa lettre ou, au mieux, encore, lui déclarer sa flamme ! Mais rien de tout cela. Ça ne plaisait pas du tout à Charlie



qui finit par en avoir marre lui aussi ! Il saisit Fitz à la gorge et l'envoya plonger dans le gâteau couvert de crème au beurre, de chantilly qui recouvrait des fraises au sirop.

Cette scène était la réplique exacte de la séquence burlesque du dernier film de Chaplin.

L'assemblée interloquée se mit finalement à rire naïvement. Chaplin quitta la salle, emmena Edna avec lui, passa la porte en sautillant sur une jambe et en s'inclinant à quarante-cinq degrés, disparut, tandis que j'essayais de dégager Fitz du gâteau éclaté. Lui ne riait pas, il se pourléchait, transformant cette attaque en véritable gourmandise !

Le couple se réconcilia mais Charlie était convaincu que la liaison entre Edna et Fitz semblait bien réelle alors que la star n'en démordait pas : « Fitz Bowling n'est rien, même pas un acteur, il est insignifiant, ne représente absolument rien pour moi ! »

Chaplin finit par comprendre le personnage qu'était Fitz Bowling. Il lui avait expliqué la situation en lui précisant le caractère dépressif de son ami que j'essayais au mieux d'intégrer en l'obligeant à s'investir dans son travail d'acteur aux studios.

Charlie comprit très bien et eut pitié ! Il engagea Bowling dans sa nouvelle production de l'époque : « Charlot s'évade »

Quant à Edna, dès le début de cette affaire en 1923, elle n'essaya plus jamais de s'imposer dans la vie et la carrière de Chaplin. Ses relations avec lui demeurèrent cordiales malgré tout. Jusqu'à la fin de sa vie en 1958, elle continuera à collectionner tous les articles des journaux et des magazines tournant autour de l'œuvre de Charlie.

Fitz vivotait de film en film sans jamais donner le maximum de son talent. Sa déprime était profonde et limitait ses moyens ! Il toucha quand même 1500 dollars à la fin de chaque tournage. Moi, j'en gagnais 2 fois plus mais ça, je m'étais bien gardé de le lui dire, histoire de ne pas l'achever moralement ! Le film « Charlot s'évade » concluait le contrat de Chaplin passé avec la Mutual.

Chaplin Studios Los Angeles mars 1933

En effectuant son tour du monde après la sortie de City Lights, Chaplin avait pratiquement interrompu sa carrière pendant deux ans. Durant cette



période, la technologie cinématographique avait évolué d'une manière fulgurante.

Dans un affolement consécutif à ces progrès, Chaplin eut envie de tout plaquer ! L'apparition du parlant l'avait ébranlé et souvent il nous en parlait avec beaucoup de véhémence et de passion au cours de nos réunions de travail. Il menaçait même de tout abandonner et de partir en Chine, pays qu'il affectionnait particulièrement.

Nous, pour notre job, on n'y tenait pas vraiment ! Il nous fit part cependant de son envie de tourner un film dénonçant justement l'excès de machinisme et la crise économique. On était ravi qu'il s'ancrât de nouveau à Hollywood. Chaplin s'y sentait pourtant un étranger ! D'ailleurs tout avait bien changé ! L'âge d'or du cinéma muet était pratiquement révolu. Durant sa tournée mondiale, Douglas Fairbanks et Mary Pickford s'étaient séparés. Avec eux il avait fondé la United et marqué ainsi son indépendance totale vis-à-vis des majors américaines du cinéma. Finis les pionniers, les méthodes artisanales !

Moi, Igor Boudjaki, j'avais le même âge que Charlie. Comme je l'ai déjà raconté précédemment, nous étions nés dans la même classe sociale et vécurent à peu près dans le même quartier de Londres. Mais moi, je n'avais pas l'énergie que Charlie avait emmagasinée à force de lutter contre ceux qui voulaient l'enfermer dans des orphelinats, contre ceux qui chahutaient sa mère malade de privations dans les théâtres où elle chantait, avec ceux, enfin, qui se forgeaient un nom et une carrière dans les troupes amateurs de spectacles.

Sa nature bilieuse, formée de pulsions agressives l'avait toujours conduit au succès. Il avait réussi à se transformer. Moi, je n'avais jamais beaucoup engagé de luttes permanentes pour m'affirmer. J'avais rampé bien bas pour arriver à travailler avec lui ! Certaines personnes ne peuvent pas s'empêcher d'appréhender la vie et le sentiment d'exister par une constante révolte. Les pensées tumultueuses de son esprit m'ont toujours laissé perplexes. Il avait su se singulariser, moi pas ! J'ai toujours fait croire à mon entourage que j'étais dans le cinéma parce que j'avais été pistonné par un cousin qui connaissait un ami qui était assistant chez Chaplin. Mais c'était faux, évidemment ! Charlie et moi, nous avons eu le même parcours mais pas avec la même intensité.

J'aurais préféré jusqu'ici que tout le monde ne sût pas que Chaplin et moi, nous avons joué et parcouru le monde ensemble dans la compagnie Karno. Nous avons un numéro hilarant avec un certain Jefferson, alias Stan Laurel !

Je me suis fait passer pour un secrétaire et homme à tout faire minable



dans le milieu du cinéma pour ne pas faire de l'ombre à Monsieur Chaplin. Il m'avait demandé de le rejoindre quelques semaines après son arrivée à Los Angeles chez Mac Sennett où il débuta dans le cinéoché ! Il voulait faire de moi son faire-valoir. Je suis devenu son assistant au même titre qu'Ernest van Pelt, Harry Crocker, Carter de Haven, Albert Austin, par modestie certes, mais aussi par fierté, je ne voulais pas être le bouffon de celui qui allait devenir le grand Chaplin. C'était écrit !

J'avais mal compris son attitude à vouloir absolument se servir de moi dans son boulot ! Au départ, j'avais pris son désir pour de la pure domination. Mais face à cette incompréhension qui me révoltait et m'humiliait, il s'est empressé de m'apaiser et de mettre l'accent sur ce qui nous ressemblait : une enfance en commun, l'amour de la comédie et le souci du travail bien fait. Il était trop complaisant avec moi, habile à me faire oublier ce qui avait engendré ma jalousie envers sa position. C'était sa façon d'être : jouer un jeu permanent du don de soi pour s'affirmer tout en entraînant les autres dans sa folle aventure !

Son silence, parfois, m'inquiétait. Il jouait l'indifférence, le secret. Il devint alors encore plus magnétique. Par cette stratégie mystérieuse, il réussit à obtenir la première place dans les préoccupations du studio. Par cette étrangeté sympathique, on aurait pu le juger arrogant, son enthousiasme devint agressivité. Et, sans le savoir, il était vulnérable. Mais son esprit batailleur allié à une énergie qui m'a toujours épaté ne le laissait pas longtemps sans ressources. La passion de créer qui coulait dans ses veines le stimulait et lui permettait de cavalier vers de nouveaux horizons à conquérir, ambitieux encore, glorieux et risqués surtout !

Rien à faire, c'était un perfectionniste et chaque jour qui passait au début de notre travail sur les « Temps Modernes » renforçait cette idée. Chaplin était un véritable maniaque de l'organisation. Tout en déployant ses efforts vers la perfection, toute l'équipe sentait qu'il voulait obtenir la reconnaissance des autres et montrer qu'il s'améliorait de jour en jour. Il recherchait à tout prix l'originalité pour susciter la reconnaissance. Il était surdimensionné !

Un jour je lui lâchai froidement : « Charlie, votre manière d'agir gagne en puissance et en précision ce qu'elle perd en rapidité et en spontanéité.

– Je sais, mon cher Igor, me répondit-il nullement vexé, mais je tiens à mettre toute mon ingéniosité et ma persévérance dans l'amour du travail bien fait ! Prenez-en de la graine Boudjaki, et vous arriverez peut-être un jour à réaliser un projet un peu plus audacieux que de préparer un décor ou un effet visuel sur mon plateau ! »



C'était la première fois qu'il me vouvoyait ! En somme, Chaplin était une créature dure, brillante et glacée et il le savait parfaitement !

Sa vision chagrine, entièrement focalisée sur lui-même, c'était une soupe au lait relativement insatisfaite !

Pénétrer son âme n'était pas facile. Ses éclairs de génie lui faisaient souvent admettre qu'il n'y avait qu'un seul Charlie Chaplin ! Tantôt solitaire au fond d'une pièce exiguë, tantôt se noyant dans la foule.

Un soir, alors que l'on terminait une séquence difficile de City Lights, je lui avais fait remarquer que ce qui lui manquait dans son travail, c'était une paire d'ailes pour se déplacer plus vite !

Il me répondit ironiquement : « Ne me dites pas que j'exige trop de la vie, Igor ! Elle m'embarrasse, c'est vrai ! Hollywood est un asile de fous... je me sens toujours tellement un enfant, un enfant parmi les adultes ! Alors des ailes... mouais ! J'y songe Igor, j'y songe ! » Conclut-il en ajustant sa casquette de Cockney sur son abondante chevelure bouclée.

Le 23 mars 1933, il commença donc à rédiger le scénario des « Temps Modernes ». D'habitude, il se lançait au hasard, il improvisait beaucoup pendant le tournage. Pour nous, c'était éreintant car il fallait constamment rechercher de nouveaux décors, construire une scène sur le champ, déplacer les caméras en un rien de temps.

Parfois, notre installation ne convenait pas au patron et il fallait tout reconstruire à zéro !

Au contraire, avec ce nouveau projet, tout s'organisait avec minutie et précision ! De mars 1933 à octobre 1934, nous avons passé des journées entières à peaufiner le scénario. Mais le plus merveilleux dans cette aventure, c'était l'arrivée de Paulette Goddard, Levi de son vrai nom. Elle était née à Brooklyn en 1911. Ah ! Paulette ! Douce Paulette ! Vingt-deux ans plus jeunes que le patron ! Elle avait déjà été engagée à Hollywood pour de petits rôles, mais s'intéressait surtout à l'argent. Un milliardaire de Caroline du Nord l'avait sortie des studios. Mlle Goddard l'épousa et, deux ans plus tard, ils se séparèrent. Paulette avait engrangé plus de cent mille dollars ! Un divorce qui valait de l'or !

Dans son angoisse permanente, la jeune femme avait apporté à Charlie un certain réconfort qu'il n'était pas parvenu à obtenir depuis quelques années et surtout qu'il n'espérait plus. Pour Chaplin, la solitude était la plus grande des



misères. Pourtant, il fallait de la patience à Mlle Goddard pour vivre avec Charlie ! Elle avait déjà dû se résigner à rester souvent seule lorsqu'il s'enfermait dans son bureau avec ses carnets de notes. Son boulot avant tout ! Pour son nouveau film qui ne décollait pas, Chaplin travaillait avec une telle concentration qu'il mangeait et dormait dans le studio. Paulette découvrait au fur et à mesure que son travail laissait peu de place à sa vie personnelle. L'œuvre de son Charlie était devenue sa propre rivale.

En fait, Chaplin exigeait une obéissance absolue. Son abus de pouvoir allait complètement dans le même sens que ce qu'il dénonçait dans « Les Temps Modernes ». Certains membres de l'équipe pensaient que cette union de Chaplin et de Goddard ne ferait pas long feu ! Il travaillait donc très dur avec elle. Jamais satisfait, on refaisait parfois une trentaine de prises de la même scène. Sous son regard tendu, il prenait la place de Paulette sur le plateau et répétait gestes et déplacements. Elle avait une façon juvénile et merveilleuse de communiquer ses émotions et son bonheur d'avoir rencontré son cher Charles. Paulette Goddard était l'antithèse de Norma Allison.

Chaplin l'avait totalement transformée physiquement : retour au naturel pour les cheveux châtons. Il lui avait fait suivre des cours de danse et de chant. Dans le film, elle représenterait une pauvre gamine, mal habillée.

Je me souviens de la patience inaltérable de Mademoiselle Goddard. Chaplin et elle restaient enfermés des heures entières dans le petit salon qui jouxtait le studio.

L'équipe technique s'affairait à monter les énormes décors sur le premier plateau.

À la fin d'une matinée de mai, le patron avait fait répéter Mlle Goddard, inlassablement pendant plusieurs heures, la même séquence qu'elle ne parvenait pas à restituer. Je la vis sortir de la pièce et s'effondrer en larmes.

Elle se tourna vers Fitz qui essayait péniblement de suivre Henry Bergman dans la pantomime d'un serveur de café. Il se dirigea dans sa direction pour les besoins de la scène, croyant qu'elle venait pour l'interpréter lorsqu'elle lui lança : « Je ne suis pas une actrice ! »

Fitz, attendri par le désarroi de la jeune fille, lui susurra à l'oreille : « Mademoiselle Goddard, vous y arriverez, je vous le jure...vous êtes le personnage le plus féminin de tout le cinéma ! »

Elle ne répondit pas à ce compliment que je trouvais, moi, un peu mièvre



et téléphoné ! Simplement, elle se dirigea vers la porte du local ou l'attendait son bien-aimé en décochant de ces lèvres un sourire des plus tendres pour Fitz et finalement disparut aussi vite qu'elle s'était introduite sur le plateau.

Cette journée fut bonne pour mon ami. Cette petite scène de tendresse lui avait redonné du punch pour huit jours !

Los Angeles avril 1933

Fitz devenait de plus en plus asthénique. Il était saturé de fatigue et de faiblesse croissante. Il gardait cependant l'esprit clair mais ses moments de dépression se multipliaient. Le tournage des « Temps Modernes » l'épuisait.

Entre les scènes, il buvait de grandes quantités d'eau et s'amaigrissait de jour en jour. Parfois il se grattait les bras jusqu'au sang. Dès qu'il avait fini une séquence, il s'enduisait d'une pommade calmante et ça ne lui facilitait pas la vie. Sa peau se desséchait et son visage vieillissait. Ça m'affolait et je ne pouvais rien y faire. Les paumes de ses mains se fissuraient et il devenait impossible pour lui de saisir un objet ou de s'agripper pour grimper sur un élément du décor. Il se faisait très mal et parfois un cri lui échappait. Alors tout le monde se retournait vers lui et l'aidait à se dégager ou à transporter un objet trop lourd.

Ses forces déclinaient rapidement. Mais à aucun prix, il n'aurait voulu rater un seul jour de tournage sur le plateau. Chaplin semblait l'ignorer complètement ! Il n'en était pas de même pour Henry Bergman ou Paulette Goddard qui insistait pour s'en occuper elle-même. Mais ses longues séances de répétitions et de tournages l'écartaient des bons soins que son état nécessitait. Je l'hébergeais dans le quartier Sud de Los Angeles. Pendant que je travaillais, une infirmière partageait ma tâche et lorsque je rentrais très tard, le soir, je me demandais si Fitz avait tenu le coup. Il parlait très peu et lorsqu'il trouvait la force de soutenir une conversation, il me parlait de sa femme et de la vie de famille qu'il avait sacrifiée pour le spectacle. Il commençait à regretter cette existence simple mais bien ancrée dans une sphère d'affection et de tendresse. Mais si les orages se sont développés au-dessus de sa tête, il s'en attribuait la responsabilité. Il n'avait jamais rêvé que de théâtre, de reconnaissance publique et de gloire éphémère.

Mon ami Fitz ne fut jamais un monument du cinéma. Invisible, car trop effacé sur l'écran. A l'époque, j'étais sensible à cet extraordinaire mélange de



comédie et d'émotion que j'avais décelé sur la scène du Wesley Theater.

Je suis heureux et fier d'avoir été son ami durant ces quelques années où je le vis s'éclater trop rarement de plaisir devant la caméra. Il avait traversé, trop furtivement hélas, l'univers de Chaplin et en fut un atome perdu au milieu d'une agitation qui le dépassait.

Fitz fut cet ange qui passait au-dessus de la tête des gens, sans les déranger mais en leur adressant des signes humains de besoin d'être aimé !

Personne ne l'avait capté réellement. À ce moment, il m'échappait aussi. Je le regrette encore aujourd'hui ! Son nom ne figure sur aucun générique. Un figurant au talent rentré !

Dans les « Temps Modernes », la liberté, la lumière et la joie de vivre étaient les moteurs du film. Autour de la critique du machinisme, naissait une volonté de dominer l'événement. Charlot, inséré dans le carcan social, résistait au monde infernal et inhumain qui l'entourait.

Charlot c'était un peu mon ami Fitz. Il remuait tant qu'il pouvait dans son travail et essayait de transformer son mal qui le rongeaient en joie ! Et ça devenait pénible pour lui, il se traînait, il souffrait l'ami Fitz ! ...Quoi qu'il fit, il n'était plus qu'un pantin dont on coupait jour après jour les fils qui le reliaient à la vie. Et la gesticulation de Fitz avait remplacé les mouvements gracieux des jours heureux. Il ne glissait plus dans le glucose mais ses gestes saccadés devenaient une sorte de cri déchirant. Il fonçait à travers tout, se hissait lourdement sur la chaise. Mais personne ne disait rien. Même Chaplin contenait son envie d'éclater en insultes de son cru. Alors que Charlot virevoltait, dansait dans la scène en cours, pour exprimer son exaltation amoureuse, son bonheur de dominer un univers d'objets hétéroclites au milieu d'un magasin, mon ami Fitz trébuchait dans cet espace matérialiste. Il ne se relèverait plus ! On interrompit le tournage. Rollie Totheroh, le preneur d'images était le premier à ses côtés, moi je le rejoignis aussitôt. Il était empêtré dans un amas de lingerie, de pantalon et de mousseline.

Paulette s'était penchée sur lui, lui caressait le front. Lui, il plongeait dans ce trou autour duquel il titubait depuis plusieurs jours, sans vouloir s'arrêter. On avait coupé la caméra juste au bon moment où Fitz Bowling, l'acteur de New York avait craqué sans jamais pouvoir montrer au monde d'Hollywood l'éclat de son talent dont j'étais pratiquement le seul à le reconnaître. Paulette emmena Fitz dans sa salle de bain que l'on avait ajoutée à sa loge.

Elle essayait de le ranimer avec une serviette mouillée, mais il ne réagissait plus. Ses yeux se tournèrent vers la star et, finalement,



s'immobilisèrent la fixant, la pénétrant par son regard encore brillant, comme s'il avait voulu lui arracher sa reconnaissance et s'entendre dire : « Fitz, vous étiez un clown sublime déchiré entre la vie réelle et le théâtre. Vous avez trébuché car le fil était trop tendu et vibrait trop fort sous vos pieds ! »

Moi, je suis toujours convaincu qu'elle le pensait et que Fitz avait lu dans ses pensées !

Mademoiselle Goddard touchée un peu tard par la sincérité de ses sentiments exigea de Chaplin qu'il organisât la première des « Temps Modernes » à New York, le cinq février 1936 en hommage à Fitz !

Chaplin n'avait pas oublié que c'était Fitz Bowling qui lui avait suggéré l'idée du morceau de bois coincé dans la grille du soupirail et que Charlot essayait en vain de dégager avec sa canne. C'était une des séquences préférées du réalisateur. Malheureusement elle ne fut pas montée dans la version définitive !

Chaplin devait avouer un jour : « J'ai travaillé trop longtemps aux « Temps Modernes ». Lorsque j'amenais une scène à la perfection, elle se détachait de l'arbre. J'ai secoué les branches et sacrifié les meilleurs épisodes. Ils se suffisaient. Je pourrais les projeter séparément, un par un, comme mes premiers films ! »

Moi, Igor Boudjaki, je travaillai auprès de Monsieur Chaplin, auprès de Charlie, auprès de mon ami d'enfance londonien et au milieu de sa famille jusqu'à sa mort le 25 décembre 1977. C'est moi qui l'aidais régulièrement aussi à accoucher de ses mémoires dans sa villa de Suisse où il avait pris sa retraite cinématographique. Sans lui, je ne serais resté qu'un luron de fête foraine. Il restera mon maître, le vagabond, mais aussi cet aristocrate solitaire, un prophète, un poète surtout !

J'ai eu de la chance de naître à cette époque. Même si j'entends déjà les cris stridents d'un autre petit homme à moustache. Il m'arrivera encore souvent de parler de Fitz à Paulette pendant le tournage du « Dictateur ». Elle seule savait sa souffrance, percevait son rêve et avait ressenti sa déchéance d'homme libre. Hynkel marche d'un pas lourd et indolent, un peu comme celui de Fitz pendant sa maladie incurable.

Le dictateur se dirige vers le globe terrestre, une main posée sur la hanche, l'autre étendue mollement. Il soulève la sphère de son support, se concentre divinement. Le globe est devenu un bal-mon léger. Hynkel le fait rebondir d'un



coup de poignet de gauche à droite et dans le sens inverse, le fait monter très haut pour enfin le réceptionner sur le sommet de son crâne. Il constate qu'il peut en faire ce qu'il veut. Après quelques manipulations acrobatiques, il le rattrape brutalement, dans un éclat de rire luciférien. Le globe éclate. Il ne reste qu'une baudruche sans forme. Le dictateur verse des larmes de rage. C'est un peu de cette manière que s'est éteint mon ami Fitz.

Chaplin est l'unique artiste qui détenait l'arme absolue du rire menaçant la mort ! Le jour des funérailles de Fitz, Chaplin prononça quelques paroles : « Il faut savoir s'effacer avant que ne commencent à pâlir les plaisirs de la foire aux vanités. Fitz Bowling était un homme qui essayait toujours de se baisser pour ne rien ramasser. Il aurait dû rester bien droit. Le succès est merveilleux, mais il implique l'effort de suivre le rythme de cette nymphe infidèle qu'est la popularité. L'ami Fitz n'a pas pu le suivre, trop encombré de son corps. Mais c'est toujours avec son humour qu'il a sauvé sa santé d'esprit. Son instinct de survie n'était pas assez fort ! Monsieur Bowling, vous étiez un homme simple avec un point de vue simple et c'était toujours le meilleur ! »

Pour un homme du muet, il avait trouvé les mots justes !

« Du chaos naît une étoile ! Mais les étoiles parmi les étoiles ne donnent que peu de lumière et pas davantage de chaleur ! »

Il y a plus de faits et de détails historiques valables dans les œuvres d'art qu'il n'y en a dans les livres d'histoire."

CHARLIE CHAPLIN



BOWLING HOLLYWOOD SUGARLAND

Mémoires publiées en juin 1979

par Igor Boudjaki

(Kichinev 4 mars 1988- †Genève 18 août 1981)

